

BIBLIOTHÈQUE LA LIGNÉE

Sous la direction  
de Vital Gadbois et Nicole Simard

# Le Petit Vieux des Batignolles

Guide du professeur  
par Francis Favreau,  
professeur au Cégep  
de Saint-Hyacinthe

MODULO – GRIFFON

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.  
Gouvernement du Québec - Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres - Gestion SODEC.

### **Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada**

Favreau, Francis, 1965-

Le petit vieux des Batignolles, Émile Gaboriau. Guide du professeur

(Bibliothèque La Lignée)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-89443-223-2

1. Gaboriau, Émile, 1832-1873. Petit vieux des Batignolles. 2. Gaboriau, Émile, 1832-1873 - Étude et enseignement (Collégial). 3. Gaboriau, Émile, 1832-1873 - Problèmes et exercices. I. Titre. II. Collection.

PQ2257.G2P4 2004 Suppl.

843'.8

C2004-941240-X

### **Équipe de production**

Éditeur: Sylvain Garneau

Chargée de projet: Dominique Lefort

Révision linguistique: Isabelle Canarelli

Correction d'épreuves: Johanne Hamel

Typographie et montage: Carole Deslandes, Marguerite Gouin

Maquette: Nathalie Ménard

Couverture: Julie Bruneau

### **Le Petit Vieux des Batignolles – Guide du professeur**

© Modulo-Griffon, 2004

233, av. Dunbar, bureau 300

Mont-Royal (Québec)

Canada H3P 2H4

Téléphone: (514) 738-9818 / 1 888 738-9818

Télécopieur: (514) 738-5838 / 1 888 273-5247

Site Internet: [www.modulogriffon.com](http://www.modulogriffon.com)

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2004

Bibliothèque nationale du Canada, 2004

ISBN 2-89443-223-2



Il est illégal de reproduire ce livre en tout ou en partie, par n'importe quel procédé, sans l'autorisation de la maison d'édition ou d'une société dûment mandatée.

Imprimé au Canada

1 2 3 4 5 08 07 06 05 04

## **LA « BIBLIOTHÈQUE LA LIGNÉE » À VOTRE SERVICE**

Les guides du professeur de la collection « Bibliothèque La Lignée » ont été établis dans l'intention de vous aider à mieux présenter l'œuvre à faire lire et à faire analyser. Ils sont conçus de manière à vous fournir un maximum d'informations sur les textes, mais en vous laissant toute latitude pour organiser votre cours, selon vos besoins et vos objectifs.

Vous trouverez d'abord l'introduction intégrale du manuel de l'élève, à laquelle s'ajoutent des encadrés qui vous permettront de préciser certains détails relatifs à la vie de l'auteur, à son époque, à son œuvre, à sa langue et à son style. Des informations supplémentaires vous sont également fournies sur l'établissement du texte proposé. Y apparaît aussi, sous la forme plus schématique de notes de travail, une analyse globale de l'œuvre : organisation générale, thématique, spatio-temporelle, système des personnages, etc.

Après l'introduction suivent cinq analyses de textes entiers (ou de longs extraits) : les trois proposés à l'élève dans son manuel (Première partie), puis deux textes supplémentaires réservés au guide du professeur (Deuxième partie). Cet appareil pédagogique est conçu pour vous offrir un support à la planification de la démarche pédagogique de votre cours ; il représente un contenu capable d'alimenter vos interventions durant quelques semaines.

En première partie se trouvent donc trois textes (ou extraits) tels qu'ils apparaissent dans le manuel de l'élève, avec leurs questions et, le cas échéant, les réponses détaillées pour chacune des trois approches de questionnement (comprendre, analyser, commenter). S'y ajoutent, en encadrés, réponses étoffées aux questions posées aux élèves — elles prennent en compte de nombreux éléments qu'ils n'auront sans doute pas vus —, commentaires littéraires, conseils pédagogiques et didactiques, propositions d'exercices supplémentaires, de comparaisons avec d'autres textes. Sera ainsi à votre disposition une matière abondante apte à enrichir votre cours, vous permettant de prendre des chemins de traverse et de répondre aisément aux interrogations de vos élèves.

En deuxième partie, exclusivement à votre intention, deux textes (ou extraits) supplémentaires sont traités sur le modèle des trois précédents : ils devraient vous permettre plus de liberté dans la préparation et l'organisation de vos cours, tout en vous facilitant la mise au point de corrigés d'examens ou d'exercices variés, la préparation de tests ou la simulation d'un examen terminal. Ici, un questionnaire est présenté en format photocopiable.

Suivent des annexes et une médiagraphie. À celles du manuel de l'élève s'ajoutent notamment une fiche générale de questionnement qui vous aidera à interroger d'autres textes ou passages que vous jugeriez bon de faire lire à vos élèves ainsi qu'une liste de questions générales, de sujets de réflexion, de discussion, de dissertation, de commentaire, de situations d'écriture.

Notre but est de vous fournir du matériel susceptible d'enrichir votre enseignement et de faciliter votre travail. Nous vous remercions de votre confiance.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b>	
Un auteur injustement méconnu	1
Un homme de son temps	2
Jeunesse et débuts littéraires	2
Les romans judiciaires de Gaboriau	4
L'œuvre policière de Gaboriau et <i>Le Petit Vieux des Batignolles</i>	7
La forme des mémoires et <i>Le Petit Vieux des Batignolles</i>	9
Le style de Gaboriau dans <i>Le Petit Vieux des Batignolles</i>	12
Quelques précisions pratiques	12
<b>Analyse globale de l'œuvre (notes de travail)</b>	14
Résumé des œuvres de Gaboriau	14
<i>Le Petit Vieux des Batignolles</i>	17
<b>Première partie: Étude des trois extraits du manuel de l'élève: corrigé et commentaires</b>	23
<b>J.-B. Casimir Godeuil et Avant-propos</b>	24
Petit lexique préparatoire à la compréhension de l'extrait	27
Analyse de l'extrait	28
Première approche: comprendre le texte	29
Deuxième approche: analyser le texte	34
Troisième approche: commenter le texte	42
Comparaison avec des passages d'autres œuvres:	45
<i>Le Dossier n° 113</i> (Émile Gaboriau), <i>Mémoires</i> (Paul-Louis-Alphonse Canler) et <i>Mémoires</i> (Eugène-François Vidocq)	
<b>La découverte du cadavre</b>	53
Petit lexique préparatoire à la compréhension de l'extrait	57
Analyse de l'extrait	57
Première approche: comprendre le texte	58
Deuxième approche: analyser le texte	63
Troisième approche: commenter le texte	71
Comparaison avec un autre passage du roman:	75
L'interrogatoire de la concierge	
Comparaison avec un passage d'une autre œuvre:	78
<i>Thérèse Raquin</i> (Émile Zola)	
<b>L'interrogatoire de monsieur Monistrol</b>	82
Petit lexique préparatoire à la compréhension de l'extrait	86
Analyse de l'extrait	88
Première approche: comprendre le texte	88
Deuxième approche: analyser le texte	92
Troisième approche: commenter le texte	97
Comparaison avec un autre passage du roman:	100
L'interrogatoire de madame Monistrol	

Comparaison avec des passages d'autres œuvres : <i>L'Affaire Lerouge</i> (Émile Gaboriau) et <i>Splendeurs et misères des courtisanes</i> (Honoré de Balzac)	103
<b>Deuxième partie : Étude de deux extraits supplémentaires : corrigé et commentaires</b>	109
<b>Un souper chez les Méchinot</b>	110
Petit lexique préparatoire à la compréhension de l'extrait	114
Analyse de l'extrait	115
Première approche : comprendre le texte	115
Deuxième approche : analyser le texte	118
Troisième approche : commenter le texte	123
Comparaison avec un autre passage du roman : chapitre 8 (lignes 1329 à 1357)	124
Comparaison avec des passages d'autres œuvres : « Un Scandale en Bohême » (Sir Arthur Conan Doyle), <i>Le Meurtre de Roger Ackroyd</i> (Agatha Christie), « Le Géranium bleu » (Agatha Christie), « L'Amoureux de madame Maigret » (Georges Simenon), <i>L'Amie de madame Maigret</i> (Georges Simenon), <i>La Mort des bois</i> (Brigitte Aubert)	125
Questionnaire	128
<b>L'arrestation</b>	130
Petit lexique préparatoire à la compréhension de l'extrait	134
Analyse de l'extrait	135
Première approche : comprendre le texte	135
Deuxième approche : analyser le texte	138
Troisième approche : commenter le texte	141
Comparaison avec un autre passage du roman : chapitre 6 (lignes 1001 à 1054)	142
Comparaison avec des passages d'autres œuvres : <i>Mémoires</i> (Eugène-François Vidocq), <i>L'Aiguille creuse</i> (Maurice Leblanc), <i>Le Crime de l'Orient-Express</i> (Agatha Christie), <i>Le Dernier Coyote</i> (Michael Connelly)	143
Questionnaire	146
<b>Annexes</b>	
Annexe I : Tableau synoptique d'Émile Gaboriau et de son époque	148
Annexe II : Glossaire des notions littéraires	152
Annexe III : Questions de recherche, de commentaire, de dissertation, de débat et d'écriture sur l'ensemble du roman	155
Annexe IV : Fiche générale de questionnement d'un texte narratif	157
Annexe V : Liste des exercices supplémentaires	159
<b>Médiagraphie augmentée</b>	160

Symbole	
*	Les mots définis dans le Glossaire des notions littéraires sont signalés, au fil des pages, par un astérisque.



## UN AUTEUR INJUSTEMENT MÉCONNU

Le nom d'Émile Gaboriau est peu connu ; ses œuvres ne sont pas toutes rééditées ; la critique universitaire en tient peu compte. Il faut dire que le XIX<sup>e</sup> siècle français fut un âge d'or littéraire. Les courants s'y sont succédé nombreux, du romantisme au symbolisme en passant par le réalisme, au gré des chefs-d'œuvre d'auteurs plus grands que nature, Balzac, Hugo ou Zola, par exemple. Si on parle encore de Gaboriau malgré la richesse de ce siècle, c'est qu'il a le mérite d'avoir inventé le **roman policier**.

### Le roman policier

Certes, ses romans sont embarrassés d'éléments mélodramatiques et de coups de théâtre propres au roman-feuilleton de son temps. Mais ce sont bel et bien des romans policiers qu'il nous a donné à lire, allant bien au-delà des nouvelles policières de Poe<sup>1</sup> publiées quelques années auparavant.

Comme dans les romans policiers d'aujourd'hui, chez Gaboriau l'énigme d'un crime initial est peu à peu dévoilée par un enquêteur qui relève méthodiquement les indices, qui recueille des témoignages, qui prend en filature des suspects, qui se déguise s'il le faut et qui raisonne sous nos yeux pour que jaillisse la vérité. Il est donc bien injuste que Gaboriau soit un peu tombé dans l'oubli, lui qui était célèbre auprès de ses contemporains. Il publia son œuvre entre 1861 et 1873, à l'époque où le **roman-feuilleton** connaissait son apogée et où le marché du livre et de la lecture se fractionnait sous le poids de toutes les publications.

### Le roman-feuilleton

On peut parler, à la suite de Jacques Dubois, d'une division de la consommation due au feuilleton : « Pendant que les femmes liront des romans sentimentaux, les hommes se réserveront les romans d'aventures et les romans d'enquête et les enfants les récits de Ségur, Malot ou Verne<sup>2</sup>. » Le feuilleton créa des genres dérivés et des pratiques de lecture nouvelles tout en déclinant lui-même, succombant à une surenchère d'effets mélodramatiques et au suremploi de techniques grossières de suspense. Et c'est sans parler des nombreuses digressions, les auteurs étant souvent rémunérés à la ligne. Si le feuilleton avait permis à des auteurs comme Balzac<sup>3</sup> ou Dumas<sup>4</sup> de connaître une diffusion inespérée, il allait être fortement déconsidéré dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par la critique et, comme tel,

1. Edgar Allan Poe, 1809-1849. Écrivain américain dont les nouvelles « Double Assassinat dans la rue Morgue », « La Lettre volée » et « Le Mystère de Marie Roget » publiées en 1841 et 1842 donnaient toute la place à la résolution de crimes par un enquêteur privé aux capacités intellectuelles extraordinaires. Baudelaire les traduisit et les fit publier en revue dès 1855 et en volume un an plus tard sous le titre *Histoires extraordinaires*.
2. Jacques Dubois, *Le Roman policier ou la modernité*, Paris, Nathan, 1992, p. 17. La comtesse de Ségur publia *Les Malheurs de Sophie* en 1864 ; Hector Malot, *Sans Famille* en 1878 ; et Jules Verne, *Cinq Semaines en ballon* en 1863.
3. Honoré de Balzac, 1799-1850. Auteur de 95 romans ou nouvelles qu'il va regrouper sous le titre de *Comédie humaine*, s'appliquant à décrire la société française sous la Restauration (1814-1830) grâce au retour de ses personnages d'une œuvre à l'autre. *La Vieille Fille* de Balzac est le premier feuilleton publié dans *La Presse* d'Émile de Girardin en 1836.
4. Alexandre Dumas, 1802-1870. Auteur prolifique et sans doute l'un des plus populaires écrivains de son temps. Auteur, entre autres, des *Trois Mousquetaires* (1844), du *Comte de Monte-Cristo* (1844) et des *Mohicans de Paris* (1854) où l'on retrouve l'inspecteur Jackal.

servir de valeur négative contre laquelle une littérature « légitime » se définissait. Zola<sup>1</sup> illustre ce phénomène, lui qui publia un feuilleton en 1867, *Les Mystères de Marseille*, mais sous pseudonyme, n'en reconnaissant la paternité que bien des années plus tard ; on oublie habituellement de lui associer cette œuvre, prouvant ainsi le mépris de la critique littéraire pour cette littérature « populaire »<sup>2</sup>.

## UN HOMME DE SON TEMPS

Les œuvres de Gaboriau sont porteuses des idéaux d'une bourgeoisie libérale alors en plein essor : la représentation d'une police efficace apparaît comme le fantasme d'une toute-puissance humaine se substituant à la justice divine, à laquelle bourgeois et petits-bourgeois croyaient de moins en moins. Produites pour la masse alors plus alphabétisée qu'avant, les œuvres de Gaboriau représentent aussi une dimension mécanique de cette société urbaine en pleine révolution industrielle. Vite composées, vite imprimées, vite vendues, vite lues, elles sont marquées par la rapidité. Elles bénéficient du support des journaux imprimés et diffusés mieux qu'avant et de tout un réseau naissant de distribution de littérature de gare, alors que les déplacements en chemin de fer s'accroissent. Jamais le roman n'avait été soumis à ce point à l'exigence de la finalité : un genre était né.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'œuvre de Gaboriau. Lui-même, dès le début de sa carrière d'écrivain, avait eu l'intuition du rôle considérable qu'allait jouer la presse de son temps. En lisant *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, publié en 1857, il fit la remarque suivante qui se révéla prophétique de l'immense succès qu'il connut quelques années plus tard :

C'est très beau, mais on ne s'adresse qu'à une seule classe de la société. Le temps n'est pas loin où apparaîtra une nouvelle couche de lecteurs pour lesquels il faudra écrire des romans spéciaux, quelque chose comme de l'Alexandre Dumas ou du Frédéric Soulié<sup>3</sup> rapetissés. Et savez-vous qui écrira ces romans-là ? Ce sera moi. Retenez bien ce que je vous dis : le jour où le journal à un sou sera réellement fondé, je gagnerai 30 000 francs par an<sup>4</sup>.

## JEUNESSE ET DÉBUTS LITTÉRAIRES

Émile Gaboriau est né en Charente-Maritime, à Saujon, le 9 novembre 1832. Sa famille est royaliste et libérale. La **révolution** de 1830, qui allait remplacer l'ultraroyaliste Charles X par Louis-Philippe I<sup>er</sup>, allait dans le sens de ses convictions. Son père était fonctionnaire de l'État, receveur à l'Enregistrement, et allait demander de fréquentes mutations afin de se rapprocher de Jarnac, la ville natale de sa famille.

### LA RÉVOLUTION : LES RÉGIMES POLITIQUES DURANT LA VIE DE GABORIAU

#### Avant la naissance de Gaboriau

1814-1830 : La Restauration. La chute de l'Empire de Napoléon I<sup>er</sup> permet un retour de la monarchie, mais une monarchie constitutionnelle. S'il ne s'agit pas d'une démocratie, au moins le pouvoir royal n'est

1. Émile Zola, 1840-1902. Célèbre créateur des Rougon-Macquart, famille qu'il fait évoluer en 20 romans, situant l'action sous le Second Empire (1852-1870). Zola fut étroitement lié au naturalisme qu'il contribua à développer.
2. Marc Lits note que les écrivains d'alors avaient pour le feuilleton un « double jeu d'attrance (explicable par le goût de l'argent, le plaisir ou la notoriété qu'apportent ces publications) et de répulsion [...] » dans *Le Roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire* (Liège, Éditions du CÉFAL, 1999, p. 31).
3. Frédéric Soulié, 1800-1847. Auteur d'un des premiers romans-feuilletons, *Les Mémoires du diable*, en huit volumes, publié en 1837-1838, qui influença Eugène Sue lors de la rédaction des *Mystères de Paris* (1842-1843).
4. Il s'agit de paroles rapportées par ses amis, donc sujettes à caution puisque ce sont des souvenirs recomposés. Cité dans Roger Bonniot, *Émile Gaboriau ou la naissance du roman policier*, Paris, Éditions J.Vrin, 1985, p. 31.



plus absolu. Succédant à Louis XVIII, en 1824, Charles X veut toutefois restaurer un pouvoir royal absolu, sans tenir compte des institutions et des aspirations républicaines et démocratiques que la Révolution de 1789 avait créées dans le peuple et parmi la bourgeoisie d'affaires.

### **Durant l'enfance et l'adolescence de Gaboriau**

1830-1848: La monarchie de Juillet. L'ultraroyalisme de Charles X accouche d'une crise sociale et politique qui trouve son aboutissement dans une révolution qui le chasse du pouvoir: Louis-Philippe I<sup>er</sup> occupe le trône laissé vacant par Charles X qui a dû abdiquer. Même si le régime de Louis-Philippe I<sup>er</sup> est marqué par de nombreux mouvements d'opposition, la bourgeoisie s'enrichit sous son règne, tandis que la France se lance dans de nombreuses conquêtes coloniales, en Afrique et en Asie.

### **Durant l'âge adulte de Gaboriau**

1848-1851: La II<sup>e</sup> République. Le durcissement du régime de Louis-Philippe favorise une révolution en février 1848 qui le chasse du pouvoir. La II<sup>e</sup> République crée un régime démocratique: suffrage universel, Assemblée constituante, rédaction d'une nouvelle constitution qui rétablit la liberté de la presse, abolit l'esclavage dans les colonies et la peine de mort pour motif politique. L'agitation politique favorise l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1848. De nombreux artistes et intellectuels adhèrent aux idéaux de cette révolution. Victor Hugo, élu député en 1848, en est une figure marquante. Son désenchantement reflète celui de toute une génération.

1851: Coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte le 2 décembre. Durcissement politique.

1852-1870: Le Second Empire. Louis-Napoléon Bonaparte devient Napoléon III, Empereur des Français, un an jour pour jour après son coup d'État. La liberté de la presse est de nouveau abolie, la censure, rétablie. Victor Hugo s'exile durant tout son règne.

1870-1940: La III<sup>e</sup> République. La capitulation du maréchal Mac-Mahon à Sedan le 2 septembre 1870 entraîne la journée révolutionnaire du 4 septembre durant laquelle on proclame la III<sup>e</sup> République et la chute du Second Empire. Le chaos social qui suit cette défaite va durer plus de neuf mois durant lesquels la guerre qui se poursuit sera définitivement gagnée par les Prussiens. En réaction à cette capitulation et au pouvoir officiel qui a signé l'armistice le 28 janvier 1871, les forces révolutionnaires constituent un gouvernement insurrectionnel, la Commune de Paris, le 18 mars 1871. Un massacre épouvantable (environ 20 000 morts) y met fin le 28 mai 1871. Gaboriau est resté à Paris durant la guerre franco-prussienne et lors des émeutes et des manifestations qui mènent à la Commune. La III<sup>e</sup> République prend fin le 10 juillet 1940, alors que l'Assemblée nationale vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

Les multiples déménagements n'aidèrent guère le jeune Émile à briller à l'école, ce que révèlent les bulletins de ses 13 et 14 ans: « conduite légère, travail médiocre », « laisse à désirer, doit redoubler ». Comme tous les jeunes adolescents de son époque, il va dévorer les romans de Stendhal, de Balzac et de l'Américain Fenimore Cooper. Les œuvres de ce dernier relataient les aventures d'un jeune Blanc élevé par les Indiens. Gaboriau s'en inspira pour ses personnages d'enquêteur, véritables avatars de l'Indien et de ses techniques de pistage puisqu'ils « suivent le crime à la piste, le code à la main, à travers les broussailles de la légalité, comme les sauvages de Cooper poursuivent leur ennemi au milieu des forêts de l'Amérique<sup>1</sup> ».

Après deux ans comme clerc dans une étude de notaire et trois décevantes années dans l'armée, il monta à Paris en 1855, où il vécut de petits travaux de secrétariat, avec le désir de s'illustrer en

1. Émile Gaboriau, *L'Affaire Lerouge* (publié en 1865). Paris, Librairie des Champs-Élysées/Hachette, coll. « Labyrinthes », 2003, p. 47.

littérature. C'est ainsi qu'il finit par être secrétaire particulier de l'écrivain Paul Féval, célèbre feuilletoniste<sup>1</sup>. Journaliste à partir de 1858 au *Tintamarre*, il collabora ensuite à plusieurs journaux populaires. Le Second Empire tolérant très mal la critique et la liberté de la presse, Gaboriau allait le plus souvent possible éviter toute référence politique dans ses textes. Il écrivait pour des journaux favorables au régime ou mieux, puisqu'il appréciait peu ce régime, pour des journaux apolitiques comme *Le Petit Journal*, qui fit du fait divers et du divertissement son fonds de commerce.

Après quelques opérettes bouffonnes, ses premiers romans, en 1861, rédigés alors qu'il était toujours journaliste, révélèrent quelques timides préoccupations sociales. Mais ces œuvres n'apportèrent pas la gloire espérée et encore moins l'aisance financière. Gaboriau vivait maigrement depuis des années, et même l'héritage d'un grand-père n'arriva pas à le sortir d'embarras. Il dut compter sans cesse sur l'aide de son père et, depuis 1863, de son beau-frère. Sa sœur avait épousé un avocat qui jouissait d'une bonne clientèle et incarnait la respectabilité bourgeoise qui lui faisait défaut. Ce beau-frère révèle, par contraste, la situation précaire de Gaboriau qui, rappelons-le, avait quitté la voie du notariat. Désespéré, il écrit à sa sœur : « Maintenant je me couche avec cette idée funèbre : je ne suis rien<sup>2</sup>. » Les années 1864 et 1865 furent les plus difficiles de sa vie. Très malade, au point de recevoir de la morphine, Gaboriau était appauvri et vivait en concubinage avec une femme rencontrée quatre ans plus tôt, Amélie Rogelet, concubinage impossible à expliquer à sa famille. Le mariage nécessitait des dépenses et des responsabilités que ses finances et sa santé ne pouvaient lui permettre.

## LES ROMANS JUDICIAIRES DE GABORIAU

Tenant en 1865 une chronique dans un journal parisien, *Le Pays*, il proposa à l'éditeur un roman d'un genre nouveau qu'il appela « **roman judiciaire**<sup>3</sup> ». C'était *L'Affaire Lerouge*. L'œuvre rencontra un certain succès, mais comme le journal n'avait pas un gros tirage, il fut limité. Heureusement pour Gaboriau, un homme d'affaires prospère, Moïse Millaud, publia à nouveau *L'Affaire Lerouge* dans un de ses journaux, *Le Soleil*, au plus gros tirage que *Le Pays*. Gaboriau allait enfin connaître le succès et l'aisance financière. Millaud s'attacha Gaboriau avec des contrats chaque fois plus importants, réservant l'exclusivité de ses romans aux lecteurs du *Petit Journal*, qu'il avait fondé en 1863 dans l'intention d'en faire un véritable journal populaire au prix d'un sou. Millaud, rompu aux **techniques publicitaires**, publiait des auteurs qui pouvaient tenir en haleine les lecteurs, tel Ponson du Terrail avec les aventures de Rocambole. La venue de Gaboriau coïncida justement avec le départ de Ponson du Terrail pour un journal concurrent.

### Le roman judiciaire

Le « roman judiciaire » de Gaboriau est aujourd'hui appelé roman policier ou roman de détection (*whodunit* en anglais). Qui? Pourquoi? Comment? Voilà les questions qui turlupinent l'enquêteur et qu'il communique au lecteur. Gaboriau va mettre en scène de nombreux éléments qui seront des caractéristiques du genre (voir plus loin dans le guide le tableau de la page 8).

Parmi les sources d'influence de Gaboriau, on peut évidemment remonter à Edgar Allan Poe et à ses trois nouvelles policières (« Double Assassinat dans la rue Morgue », 1841 ; « La Lettre volée »,

1. Paul Féval, 1817-1887. Auteur de romans-feuilletons très populaires de son temps : *Les Mystères de Londres* (1843-1844), *Le Bossu* (1857), *Les Habits noirs* (1863-1875).

2. Roger Bonniot, *op. cit.*, p. 81.

3. Les commentateurs de son œuvre ne s'entendent pas pour déterminer si l'expression est de lui ou de Moïse Millaud, l'éditeur du *Petit Journal*.

1842; «Le Mystère de Marie Roget», 1842) mettant en scène le chevalier Dupin dans le rôle de l'enquêteur. Si les inspecteurs de Gaboriau ont, comme Dupin, une capacité de déduction importante, ils ne peuvent résoudre *in absentia* une énigme: l'action sur le terrain leur est indispensable. De plus, élément capital pour tout rebondissement romanesque, il leur arrive de se tromper; ce qui semble difficile pour l'enquêteur des nouvelles de Poe. Selon la formule consacrée par Marius Topin, «là où le premier [Poe] avait construit la carcasse du système, le second [Gaboriau] a mis les chairs, le sang, le souffle, la vie<sup>1</sup>».

On peut certainement tenir les *Mémoires* d'Eugène-François Vidocq, ancien chef de la Sûreté de Paris, comme l'une des principales sources d'inspiration des romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle. Francis Lacassin constate que «c'est, surtout, la fréquentation de Vidocq qui a incité à introduire dans l'espace culturel une faune de policiers, mouchards, barbouzes, voleurs, escrocs, assassins, prostituées, homosexuels; jusque-là considérés comme indignes d'être évoqués dans un roman. C'est la fréquentation de Vidocq qui a incité à faire entrer dans la littérature bourgeoise un contre-univers crapuleux et ténébreux qu'aucun romancier convenable n'avait osé évoquer avant lui<sup>2</sup>».

Ainsi, Balzac le lut, mais surtout le rencontra à de multiples reprises et s'en inspira pour créer le personnage de Vautrin qu'on retrouve dans *Le Père Goriot*, dans *Les Illusions perdues* et dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. Balzac s'approcha à plusieurs reprises du roman policier avec des romans comme *Ferragus*, *Chef des Dévorants* ou *Une Ténébreuse Affaire*. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, la troisième partie intitulée «Où mènent les mauvais chemins» nous permet d'assister à une arrestation et aux ruses d'un interrogatoire mené par un juge d'instruction (on en retrouve un extrait dans le manuel de l'élève, page 157). Gaboriau, lecteur de Balzac, connaissait ces romans.

L'influence des feuilletonistes fut aussi très importante, eux qui situaient souvent l'action de leurs récits dans les bas-fonds criminels des grandes villes. On pourrait mentionner Eugène Sue avec *Les Mystères de Paris*, Alexandre Dumas avec *Les Mohicans de Paris* et son policier Jackal, ou Paul Féval avec *Les Mystères de Londres* et *Les Habits noirs*, mettant en scène une confrérie mafieuse. Le roman-feuilleton dut une partie de sa popularité à la fascination qu'exerçait le milieu criminel. Mais ce n'était pas encore des romans policiers tels que nous l'entendons aujourd'hui, ni comme ceux que produisit Gaboriau; le travail de l'enquêteur n'était pas au centre de l'intrigue et le crime ne constituait pas un mystère à éclaircir.

Pour Jacques Dubois, Gaboriau est l'écrivain qui, par excellence, mélangea le personnage du justicier surhumain, propre au feuilleton, et celui du détective froid et quelque peu «dandy», que le roman policier développerait. Dubois compare ainsi les caractéristiques de chacun :

Justicier	Détective
Amateur omniscent	Spécialiste qualifié par la technique
Mêlé au drame (passion)	Extérieur au drame (lucidité)
En lutte avec un adversaire présent	À la recherche d'un coupable absent
Qui conçoit le Droit comme Bien	Qui conçoit le Droit comme Vrai <sup>3</sup>

1. Cité par Daniel Couty, dans Jean-Pierre de Beaumarchais, et autres, *Dictionnaire des écrivains de langue française*, Paris, Larousse, 2001, p. 679.

2. Préface de Francis Lacassin aux *Mémoires* de Vidocq, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1998, p. XI et XII.

3. Jacques Dubois, *op. cit.*, p. 19.

## LES TECHNIQUES PUBLICITAIRES

Pour tous les romans de Gaboriau, Millaud orchestra un battage publicitaire important qui confi- nait même à la manipulation. Annonçant le début d'un feuilleton pour une date précise, le jour dit, il déclarait à ses lecteurs que des circonstances incontrôlables en retardaient encore la publication... Il organisait ses publicités sur le principe de l'attente et de la curiosité. Ainsi, la publication en 1868 de *Monsieur Lecoq* a d'abord été précédée d'immenses affiches multicolores sur les murs de Paris et des principales villes de France où on lisait MONSIEUR LECOQ! répété quatre fois en diagonale. Le lectorat qui connaissait déjà l'inspecteur (dans *L'Affaire Lerouge*, *Le Crime d'Orcival* et *Le Dossier n° 113*) se mit ainsi à espérer une nouvelle publication où apparaîtrait le personnage.

Même le canular était pour Millaud une stratégie publicitaire efficace. On n'a qu'à penser aux annonces très réelles qui furent posées à la fin de juin 1870 invitant J.-B. Casimir Godeuil à se présenter au *Petit Journal*. Le 3 juillet, *Le Petit Journal* titrait : *J.-B. Casimir Godeuil est retrouvé!* Suivait une explication de l'importance du personnage, ancien agent de la sûreté et rédacteur d'importants mémoires que *Le Petit Journal* allait bientôt publier. Chaque jour qui suivit, un article venait souligner la nouveauté et l'importance de ces mémoires. Mais nulle part Gaboriau n'était évoqué comme l'auteur réel derrière Godeuil. La mystification ne pouvait être plus com- plète. Godeuil vivait une vie réelle et le chroniqueur du journal, Thomas Grimm, alla même jus- qu'à écrire qu'il l'avait rencontré et interviewé. Le texte de Grimm que nous reproduisons (lignes 1 à 61) a été publié le 7 juillet, la veille de la publication du *Petit Vieux des Batignolles*. Avant même la publication de ses *Mémoires*, on voulait susciter la curiosité du public pour le personnage...

Les ficelles de ce jeu étaient bien grosses, mais elles atteignaient leur objectif : faire vendre toujours plus de journaux. À ce jeu, la progression des ventes du *Petit Journal* fut phénoménale, atteignant 470 000 exemplaires au début de l'année 1870.

Mais déjà à l'époque de Gaboriau, la critique sérieuse éreintait les romans-feuilletons, les mé- prisait pour leur écriture généralement bâclée et le rabâchage de leurs schémas traditionnels. Se sentant prisonnier d'un genre qui lui avait apporté le succès, Gaboriau allait progressivement quit- ter le roman policier. Deux des trois romans qu'il publia après la guerre franco-prussienne de 1870, *La Dégringolade* (1871) et *L'Argent des autres* (1873), sont caractérisés, tout comme *La Vie infernale* (1869) et *La Clique dorée* (1870), par l'absence d'un inspecteur et se rapprochent de l'étude de mœurs. Comme le précise Roger Bonniot : « Ce sont les victimes qui prennent leur cause en main, aidées de leurs amis et de quelques tiers compatissants<sup>1</sup>. » Enfin, on peut ajouter deux œuvres de circonstance au moment de la guerre de 1870, qui n'ont rien à voir avec le roman policier : *La Route de Berlin* (1870) et *Le Journal d'un garde national mobilisé* (1871). Aucune de ces œuvres n'est encore éditée aujourd'hui.

On devrait peut-être considérer cet abandon du « roman judiciaire » par Gaboriau comme une cause intéressante de l'utilisation du pseudonyme dans *Le Petit Vieux des Batignolles*. Les lecteurs du *Petit Journal* ignoraient tout à fait que derrière Godeuil se cachait Gaboriau. Il ne s'agirait pas seule- ment d'un effet\* de réel renforçant un battage publicitaire (dans le but de faire de Godeuil un réel agent de la sûreté, narrant ses aventures dans ses réels mémoires). On pourrait penser que Gaboriau voulut se dissocier du genre, cherchant de plus en plus une légitimité dont il était privé par son association au roman-feuilleton.

1. Roger Bonniot, *op. cit.*, p. 313.

## L'ŒUVRE POLICIÈRE DE GABORIAU ET LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

L'œuvre policière de Gaboriau est composée de sept romans : *L'Affaire Lerouge* (1865), *Le Crime d'Orcival* (1866), *Le Dossier n° 113* (1867), *Les Esclaves de Paris* (1867), *Monsieur Lecoq* (1868), *Le Petit Vieux des Batignolles* (1870) et *La Corde au cou* (1872). *Le Petit Vieux des Batignolles* est donc l'avant-dernier roman policier qu'il écrivit. Il met en scène un agent d'expérience, Méchinnet, et un jeune amateur, Godeuil. Ce tandem remplace celui de l'agent Lecoq et du père Tabaret, présent dans toutes les œuvres antérieures.

Les éléments qui caractérisaient Lecoq et Tabaret seraient-ils redistribués à Godeuil et à Méchinnet, les deux enquêteurs du *Petit Vieux des Batignolles* ? Pourquoi pas ? Des rapprochements s'imposent, ne serait-ce que pour mieux dégager ensuite les caractéristiques du roman policier.

Lecoq et Tabaret ressemblent à Godeuil et à Méchinnet à cause de leur différence d'âge. Lorsque Tabaret intervient dans *L'Affaire Lerouge*, c'était à la demande de Lecoq. Tabaret était un retraité tandis que Lecoq était agent de la sûreté depuis environ trois ans. Lecoq admirait ce détective amateur et sentait bien que la police officielle (dont il faisait pourtant partie) piétinait et accusait un innocent. Tabaret occupait une position de maître par rapport à Lecoq, qui s'inspira de ses techniques de déduction et de collection d'indices. C'est aussi la position de Méchinnet, agent d'expérience, par rapport à Godeuil, qui découvre le métier au début du *Petit Vieux des Batignolles*.

Pourtant, les capacités d'observation et de déduction de Lecoq n'étaient elles-mêmes pas à dédaigner. Il interpréta, dans *Monsieur Lecoq*, des traces dans la neige que personne n'avait relevées, comprenant que le criminel n'était pas seul, mais accompagné de deux femmes ! Tout comme Godeuil, il exerça donc une faculté d'observation supérieure à la moyenne.

Lecoq bouillait aussi de cette énergie qu'on remarque chez Godeuil, mais il possédait l'art de l'interrogatoire comme Méchinnet et, surtout, l'art de se déguiser à volonté. Cela lui permit de prendre en filature des suspects ou d'interroger sans en avoir l'air qui il voulait. Cet art du déguisement, Méchinnet lui aussi le possède, c'est d'ailleurs ce qui intrigue tant Godeuil au début du roman.

Autre élément de rapprochement entre Godeuil, Lecoq et Tabaret : ce sont des célibataires. Ils ont le temps de se consacrer à leur dangereux métier et, surtout, ils ne s'embêtent pas de sentiments lorsqu'ils doivent chercher la clef de l'énigme. Lecoq a pourtant une femme dans sa vie ; si importante d'ailleurs que, dans *Le Crime d'Orcival*, il reconnaît en être l'esclave : « Oui, moi, l'agent de la Sûreté, la terreur des voleurs et des assassins, [...] moi qui ai tout vu, tout entendu, moi, Lecoq, enfin, je suis pour elle plus simple et plus naïf qu'un enfant<sup>1</sup>. » Mais cette femme reste une maîtresse et cet amour ne s'expose pas au regard public. Méchinnet et sa femme Caroline ont ici quelque chose d'exceptionnel : ils incarnent un couple. Cela ne va pas sans angoisse ; les deux époux doivent garder secrètes les activités du mari puisque les criminels pourraient autrement exercer des représailles contre sa femme. Et c'est sans compter les angoisses de l'épouse qui ne sait jamais dans quel état son mari rentrera : cette situation annonce le couple Maigret, de Simenon.

Enfin, parmi d'autres similitudes, on note que Lecoq était ambitieux et désirait se hisser dans la hiérarchie du service de police ; il considérait son supérieur avec dédain, mais respectait tout de même sa situation de subalterne. On le voit souffrir en silence, découvrant des indices, échafaudant des hypothèses audacieuses, brûlant du désir de s'adresser au juge d'instruction, mais se taisant car n'étant pas autorisé à parler. Godeuil n'a évidemment pas les mêmes problèmes, mais on constate bien que l'appareil judiciaire est important dans *Le Petit Vieux des Batignolles*. Godeuil, en découvrant sa vocation, sent du même coup que l'enquête est mal menée. Ce qui le motive, tout comme Lecoq et Tabaret d'ailleurs, ce sont donc la curiosité et la vérité.

1. *Le Crime d'Orcival*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1963, p. 131-132.

**CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DES ENQUÊTEURS DE GABORIAU**

	Godeuil	Méchiné
<b>Lecoq</b>	<p>Esprit scientifique : la médecine pour Godeuil, les calculs d'astronomie pour Lecoq.</p> <p>Parisiens.</p> <p>Jeunes.</p> <p>Esprit d'observation.</p> <p>Se trompent parfois.</p> <p>Célibataires.</p> <p>Ambitieux.</p> <p>Respectent la hiérarchie.</p> <p>Lecoq s'instruit auprès de Tabaret, comme Godeuil auprès de Méchiné.</p>	<p>Lecoq acquiert une solide expérience d'enquêteur (comme celle de Méchiné).</p> <p>Grande capacité de se déguiser.</p> <p>Maîtrisent l'art de l'interrogatoire.</p> <p>Esprit d'observation.</p> <p>Esprit de déduction.</p> <p>Enquêtent généralement sur un meurtre.</p> <p>Aiment une femme (mais Lecoq n'est pas marié, contrairement à Méchiné).</p>
<b>Tabaret</b>	<p>Se trompent parfois.</p> <p>Célibataires.</p> <p>Détectives amateurs.</p> <p>Motivés par la vérité, pas par l'argent.</p> <p>Ne travaillent jamais seuls.</p>	<p>Plus âgés et plus expérimentés.</p> <p>Esprit d'observation.</p> <p>Esprit de déduction.</p> <p>Enquêtent généralement sur un meurtre.</p> <p>Maîtrisent l'art de l'interrogatoire.</p>

Les éléments qui caractérisaient Lecoq et Tabaret furent répartis entre Godeuil et Méchiné. Ces **caractéristiques** ne sont pas récurrentes par hasard : elles vont devenir celles des enquêteurs du roman policier lui-même. Avec Lecoq, ce n'est donc pas seulement Méchiné ou Godeuil qui se profilent, mais aussi Sherlock Holmes, Hercule Poirot ou encore Maigret.

**LES CARACTÉRISTIQUES DU GENRE QUE FONDE GABORIAU**

1. L'enquêteur est soit un amateur, soit un agent officiel de la police, mais qui ouvre une enquête parallèle, à l'insu de ses supérieurs.
2. Il a recours à des techniques modernes : collection d'indices, confrontation des témoignages, filature, déguisement, utilisation de moyens de communication et de transport rapides et efficaces (fiacre, chemins de fer, télégraphe).
3. Il n'est pas infallible, même s'il possède un grand sens de l'observation et une capacité de déduction supérieure.

4. Il respecte la loi, ses mécanismes et ses délais : Gaboriau va souvent peindre les rouages administratifs de la justice, des sergents de ville au juge d'instruction en passant par les agents de la sûreté et les commissaires. En ce sens, l'appellation « roman judiciaire » se trouve justifiée.
5. Il peint de façon réaliste le criminel, ses mobiles et son action. L'enquêteur connaît le milieu criminel, parce qu'il l'a bien étudié et qu'il aurait même pu en faire partie. Cette nature double est une constante : elle permet une empathie, une perspicacité, un pouvoir de pénétration des intentions criminelles.
6. Le crime a eu lieu avant que ne commence le récit et ce dernier est une construction rétrospective d'une histoire antérieure<sup>1</sup>. Gaboriau va même entremêler ses romans policiers de romans historiques, tant l'explication du crime remonte parfois loin dans le temps. Dans *Monsieur Lecoq*, 500 pages sur 800 relatent une action située 40 ans avant les meurtres sur lesquels on enquête.
7. L'enquêteur peut être marié, mais il s'agit plus souvent d'un célibataire.
8. L'enquête peut se dérouler à la campagne, mais règle générale, le crime et l'enquête ont lieu dans une grande ville, Paris de préférence.
9. La vertu, la recherche de la vérité ou le rétablissement de l'ordre sont les principales motivations de ses enquêteurs. Celle d'un avancement hiérarchique au sein de la police revient aussi. Ces mêmes enquêteurs n'évoquent jamais la question de leur salaire ou d'une somme d'argent qu'on leur verserait.
10. Évidemment, la fin du roman coïncide avec la résolution de l'affaire par l'enquêteur.

On retrouve dans *Le Petit Vieux des Batignolles* toutes les caractéristiques d'un genre pourtant naissant ! Par exemple, le premier point est doublement illustré dans le roman. Godeuil est bien entendu un amateur, tandis que Méchinot, même s'il est mandaté par le juge d'instruction, semble travailler en parallèle : il interroge Monistrol juste après le juge d'instruction, mais avec une méthode et des intentions presque contraires (chapitre 6). Il serait sans doute prématuré, au stade de l'introduction, de s'arrêter à chacune des caractéristiques du genre auxquelles *Le Petit Vieux des Batignolles* satisfait. Nous y reviendrons dans l'analyse des extraits.

On peut toutefois noter que ces différentes caractéristiques illustrent un conformisme bourgeois sécurisant : *la police veille*. L'évolution anglo-saxonne du roman policier, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, en figea les formes, les procédés et les personnages, rendant parfois bien juste la critique selon laquelle le genre est stéréotypé. Par exemple, les enquêteurs célibataires, incapables de s'attacher sentimentalement, sont innombrables : Holmes ou Poirot affichent tous les deux une excentricité de dandy (condensée par le violon de l'un et les moustaches lustrées de l'autre...).

## LA FORME DES MÉMOIRES ET LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

*Le Petit Vieux des Batignolles* devait être à l'origine le premier chapitre d'un long roman sous forme de mémoires. Chaque chapitre aurait narré une aventure dans la vie professionnelle de Godeuil, sa vie d'agent de la sûreté. Ce choix formel résulte sans doute de la lecture de **plusieurs véritables mémoires**, dont ceux de Vidocq (1828), chef de la Sûreté de Paris. Ce dernier inspira à Balzac le personnage de

1. Voir l'analyse classique de Tzvetan Todorov, « Typologie du roman policier », *Poétique de la prose* suivi de *Nouvelles Recherches sur le récit*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1971, 1978, p. 9-19.

Vautrin dans *Le Père Goriot* (1834-1835) et dans *Splendeurs et misères des courtisanes* (1838-1847), et à Hugo le personnage de Jean Valjean dans *Les Misérables* (1862). Gaboriau fait de son personnage de Tabaret, dans *L'Affaire Lerouge*, un lecteur de ces mémoires de policiers où il prétend puiser sa science.

### Plusieurs véritables mémoires

L'idée du *Petit Vieux des Batignolles* résulte sans doute de la lecture de plusieurs mémoires. Outre ceux de Vidocq, ceux de Canler en 1862, lui aussi chef de la Sûreté de Paris, allaient avoir une influence certaine sur le choix de cette forme par Gaboriau, d'autant plus que le pouvoir impérial allait en interdire rapidement la diffusion. Tabaret, dans *L'Affaire Lerouge*, est un lecteur de ces mémoires : « En lisant les mémoires des policiers célèbres, attachants à l'égal des fables les mieux ourdies, je m'enthousiais pour ces hommes au flair subtil, plus déliés que la soie, souples comme l'acier, pénétrants et rusés, fertiles en ressources inattendues<sup>1</sup>. »

*Les Mémoires d'un policeman*, de William Russell, publiés en français par les bons soins de Dumas en 1858<sup>2</sup>, sont aussi une des sources d'inspiration de Gaboriau. Ces mémoires se composent de récits autonomes comme il voulait que soient les chapitres des *Mémoires* de Godeuil. Cependant, ils se présentent comme de simples récits d'aventure, qui ne cherchent pas à illustrer l'appareil judiciaire dans son fonctionnement.

Les mémoires sont assez souples pour se donner à lire comme un roman tout en refusant d'être considérés comme tel. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que le roman est très peu prisé car perçu comme un genre vulgaire (et bourgeois), les faux mémoires se présentent comme une forme romanesque qui n'ose pas encore dire son nom. *Les Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde* (1728-1731), de l'abbé Prévost, est un immense roman censé être rédigé par monsieur de Renoncourt, le narrateur. De ces mémoires, le dernier tome, *Manon Lescaut*, est aujourd'hui le plus célèbre ; monsieur de Renoncourt cède le rôle de narrateur au chevalier Des Grieux, se contentant de transcrire ses propos. L'histoire se donne pour véridique, sous le vernis obligé de l'édification morale.

Il faudra attendre Balzac, au XIX<sup>e</sup> siècle, pour que le roman soit un genre reconnu, et encore Balzac y parvint-il parce qu'il fit de sa fiction un instrument de perception du réel, d'investigation des motivations et des rouages sociaux. Comme l'écrit justement Pierre-Louis Rey : « Si le roman acquiert au XIX<sup>e</sup> siècle ses lettres de noblesse, c'est pourtant avant tout parce qu'il prend en charge une réflexion sur l'Histoire<sup>3</sup>. » Flaubert et Zola iront dans le même sens, prêtant attention à la vie des gens modestes, comme si le divertissement du roman devait être au service d'une recherche de la vérité sociale et historique.

Mais cette « réflexion sur l'Histoire », les mémoires l'avaient initiée. Ils ont d'abord eu pour but de situer le moi dans l'histoire (le cardinal de Retz, Saint-Simon), puis celui de relater les histoires du moi (Rousseau, Chateaubriand). Ce faisant, les mémoires se situaient dans un voisinage de genres rivaux : l'histoire, les mémoires et l'autobiographie ne cessaient de se croiser et de s'annexer. L'histoire se veut objective ; l'autobiographie, subjective ; les mémoires seraient entre les deux : ils voudraient situer l'individu dans l'histoire pour en faire un témoin privilégié. Le rédacteur de mémoires ne cherche pas à rendre compte de toute sa vie, mais seulement de ce qui peut la rendre exemplaire. Si les mémoires sont aujourd'hui désuets, l'écriture à la première personne du singulier est par contre plus

1. *L'Affaire Lerouge*, *op. cit.*, p. 46.

2. L'œuvre n'est plus éditée de nos jours. Le seul exemplaire disponible à Montréal l'est sous forme de micro-film à la bibliothèque des Lettres et des sciences humaines de l'Université de Montréal.

3. Pierre-Louis Rey, « Roman » dans Paul de Roux, et autres, *Dictionnaire encyclopédique de la littérature française*, Paris, Bompiani et Robert Laffont, 1997, p. 902.



populaire que jamais, ouvrant de nouveaux espaces appelés « récits » et « autofictions » où le croisement de la fiction et de l'autobiographie est devenu un enjeu littéraire. Plusieurs œuvres contemporaines sont porteuses de cette ambiguïté. On peut penser à *Roland Barthes par lui-même* (1975), au *Livre brisé* de Serge Doubrovsky, à *L'Amant* de Marguerite Duras ou à *La Vie sexuelle de Catherine M.* de Catherine Millet.

Les mémoires s'apparentent à des genres connus comme l'histoire et l'autobiographie. La première se veut objective ; la seconde, relatant l'aventure d'un individu, est subjective. Les mémoires sont entre les deux : ils veulent situer le sujet dans l'histoire pour en faire un témoin privilégié. Le rédacteur de mémoires ne cherche pas à rendre compte de toute sa vie, mais seulement de ce qui peut la rendre exemplaire, intéressante pour le domaine public. La forme des mémoires est aujourd'hui désuète, mais l'écriture au « je » est par contre plus vive que jamais : bien des auteurs actuels s'amuse à s'introduire dans leur fiction, à mélanger leur vie véritable à des éléments purement imaginaires. Dans le domaine québécois, Christian Mistral (*Vamp*, 1988) et Dany Laferrière (*Pays sans chapeau*, 1996) l'ont fait à maintes reprises.

Situé entre histoire et autobiographie, le lecteur actuel de mémoires devrait douter de la vérité de ce qu'il lit. Mais les lecteurs de Godeuil n'en doutèrent sûrement pas. D'autant plus que le réalisme de l'œuvre était renforcé par la recherche de l'auteur, lors du canular publicitaire évoqué précédemment, et par toute l'autorité de la rédaction du *Petit Journal*. L'**effet de réel** si cher au roman policier fut rarement aussi fort.

## L'EFFET DE RÉEL

L'effet\* de réel, recherché dans les faux mémoires, contribue à la force du roman policier, de ses origines à nos jours. Les mémoires ont l'avantage de communiquer au lecteur le réel directement vécu par les yeux d'un témoin qui prend la plume. On peut songer aux aventures du chevalier Dupin, le détective de Poe, narrées par son ami intime.

C'est ce mécanisme que comprit à merveille Conan Doyle en faisant du docteur Watson le mémorialiste des aventures de Sherlock Holmes. Il fallait au roman policier le regard d'un témoin. L'inspecteur principal n'était pas bien placé pour témoigner lui-même de ses aventures, surtout s'il était un être hors du commun. Le mémorialiste, avec sa naïveté et son intelligence bien ordinaire, apparaissait comme un personnage transitionnel important pour le lecteur, une sorte de faire-valoir, d'intermédiaire, d'Hermès pouvant le guider dans les méandres de l'énigme que dénoue l'enquêteur. La formule des mémoires connut même une anomalie étonnante avec la publication d'un recueil de nouvelles intitulées *Mémoires de Sherlock Holmes* où Holmes n'était pas le narrateur. Logiquement, ce sont les mémoires de Watson...

On peut aussi songer aux aventures d'Hercule Poirot écrites par Agatha Christie, souvent contées par le capitaine Hastings — ou en son absence, dans *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, de façon étonnante par le docteur Sheppard.

Le roman de Gaboriau, *Le Petit Vieux des Batignolles*, présente bien un personnage qui va raconter ses propres aventures. Mais ici, celui qui mène les interrogatoires et initie le personnage à la vie de l'agent de la sûreté, Méchinnet, est le véritable héros. Godeuil est dans la position intéressante de celui qui fait l'apprentissage de son métier auprès d'un maître : il narre à la fois ses découvertes et celles de son voisin, bien supérieures aux siennes.

Enfin, le vocabulaire judiciaire est aussi un élément non négligeable qui contribue au réalisme de l'apprentissage de Godeuil. Il décrit à la fois le système judiciaire et le milieu carcéral. Le système judiciaire est bien sûr représenté par des sergents de ville, des agents de la sûreté, des juges d'instruction, des commissaires et des greffiers. Quant au milieu carcéral, il est peuplé de prévenus qu'on « emballe » au nom de la loi grâce à des mandats. On verra par des appels de note que Gaboriau ne s'appuie pas toujours sur une documentation de première main, mais il réussit à créer l'illusion d'une enquête au sein de la police grâce aux termes qu'il utilise. La visite rue de Jérusalem, aux cellules du secret, semble ainsi très réaliste, à défaut de l'être.

## LE STYLE DE GABORIAU DANS LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

Les romans-feuilletons étaient embarrassés d'éléments mélodramatiques et de coups de théâtre. Les amours contrariées, les orphelins de noble maison ignorant leur condition, les misères de la pauvreté, l'injustice de l'employeur ou de la belle-mère, les revirements de situation, les hasards merveilleux, les retrouvailles, tout cela contribuait à faire soupirer les lecteurs. Il fallait les faire palpiter et les faire pleurer, de jour en jour, de semaine en semaine. En regard de ces contraintes, Gaboriau voulut resserrer l'action, épurer le fil de l'intrigue pour qu'il se perde moins en histoires secondaires. En cela, la brièveté du *Petit Vieux des Batignolles* est exemplaire et se manifeste autant dans son resserrement dramatique que dans sa phrase.

Dans son roman, Gaboriau privilégie la rapidité. L'enquête est menée dans l'urgence, faite de déplacements et d'interrogatoires avec plusieurs personnes. Les descriptions sont brèves, si bien mêlées à l'action qu'elles y contribuent. Les paragraphes sont courts et très nombreux. Les phrases elles-mêmes s'alourdissent rarement de subordonnées. Le niveau de langue littéraire fait parfois sourire, mais il n'est pas un frein à la lecture : Gaboriau ne parsème pas son texte de figures de style nombreuses et compliquées. Ses effets sont simples, ceux que la masse des lecteurs est apte à déchiffrer sans effort, sans avoir besoin de relire deux fois la phrase. La métaphore\* ou la comparaison\* sont presque du domaine public et n'engendrent aucun conflit interprétatif (« prompt comme l'éclair », ligne 497 ; « elle bondit comme une lionne », ligne 604, etc.). La rapidité du style est même repérable jusque dans l'abus des points de suspension, comme si l'écriture, les mots eux-mêmes étaient trop lents à rendre compte de l'histoire. Les personnages agissent, se dépensent. La réflexion n'a rien de la contemplation poétique ou philosophique : un objet toujours l'oriente pour la rendre utile. Le roman en entier pointe vers sa fin qui est de découvrir la vérité, d'arrêter le criminel. Et c'en est même une contradiction au sein du feuilleton, qui, par définition, s'égare en digressions, retardant le plus possible sa fin par ses nombreuses histoires secondaires.

## QUELQUES PRÉCISIONS PRATIQUES

Quelques mots en terminant sur la version du texte que nous reproduisons. *Le Petit Journal* publia *Le Petit Vieux des Batignolles* du 8 au 19 juillet 1870. La guerre franco-prussienne interrompant la suite des *Mémoires* de Godeuil, Gaboriau abandonna la rédaction du roman. Nous nous sommes appuyés ici sur la **première version publiée en livre**, en 1876, par Édouard Dentu.

### Première version publiée en livre

On peut légitimement se demander ce que l'auteur aurait conservé pour l'édition en livre de son roman, car Gaboriau, mort en 1873, n'avait pas supervisé cette édition.

Nous avons rétabli une ponctuation oubliée ou modifiée sans raison dans les éditions plus récentes. Cependant, nous avons dû aménager certaines ponctuations qui n'auraient pas été acceptables en 2004. Par exemple, Gaboriau utilisait systématiquement des virgules avant et après les tirets (—); nous avons abandonné les premières. Nous avons aussi mis entre guillemets les dialogues rapportés par un personnage et insérés dans un précédent dialogue (lignes 565 à 618 entre autres). Gaboriau plaçait ces dialogues avec des tirets qui auraient été source de confusion pour le lecteur d'aujourd'hui.

Certaines virgules qui apparaissent surprenantes sinon fautives ont toutefois été conservées. Quelques-unes font l'objet d'appels de note pour bien rassurer le lecteur et lui signaler qu'il ne s'agit pas d'une coquille. De même, on verra que les points d'exclamation n'appellent pas systématiquement une majuscule au mot suivant. La grande quantité de points de suspension surprendra aussi sans doute, mais ils ont tous été voulus par l'auteur.

De plus, notre édition se démarque des autres actuellement disponibles sur le marché. Elle identifie clairement (et pour la première fois) l'auteur de la présentation, Thomas Grimm, présentation autrefois attribuée à Émile Gaboriau lui-même. L'avant-propos de Godeuil est également conforme à l'édition de 1876 (et au texte publié dans *Le Petit Journal* en 1870) en laissant les astérisques que d'autres éditions contemporaines ont supprimés.

Les notes de bas de page ont été conçues pour clarifier la compréhension du contexte socio-historique et pour aplanir les difficultés linguistiques. Nous avons utilisé le *Petit Robert 1* (édition de 1996), le *Littre* (édition abrégée de 1959) et le *Dictionnaire historique de la langue française* (édition de 1993). On se reportera au Glossaire des notions littéraires, en annexe, pour l'explication des mots suivis d'un astérisque.

## ANALYSE GLOBALE DE L'ŒUVRE

(NOTES DE TRAVAIL)

**RÉSUMÉ DES ŒUVRES DE GABORIAU**

Ses œuvres encore éditées et disponibles actuellement sont suivies d'un D entre parenthèses (D).

- **Ses opérettes bouffonnes:** *Le Faux Faust* (1858), *Hugolin restaurateur* (1859), *La Rôtie au Vin* (1859).
- **Ses premiers romans:**
  - *La Marquise de Brinvilliers*, un roman historique réédité après sa mort sous le titre *Les Amours d'une empoisonneuse*.
  - *Les Cotillons célèbres* (1861) est un roman un peu leste, dont il déconseille la lecture à sa sœur Amélie, et qui fait la recension des femmes influentes dans l'histoire de France.
  - *Le 13<sup>e</sup> Hussard* (1861) reprend une matière accumulée durant les années de son engagement comme soldat. Il y peint les travers de l'armée.
  - *L'Ancien Figaro* (1861) évoque l'atmosphère d'un journal satirique, dans les dernières années de la Restauration.
  - *Mariages d'amour* (1862) est composé de deux vaudevilles sentimentaux.
  - Dans *Les Gens de bureau* (1862), il dresse un portrait social du fonctionariat sous le Second Empire. Il s'agit d'une satire dont la portée sociale manifeste ne va tout de même pas jusqu'à la critique du régime.
  - Beaucoup plus critique, *Les Petites Ouvrières* (1863) va vraiment donner un souffle dénonciateur à l'œuvre de Gaboriau. Il y peint, comme le titre l'indique, la condition ouvrière, celle des femmes vivant misérablement cette époque de révolution industrielle et de capitalisme triomphant. Il n'est sans doute pas anodin qu'il ait signé son roman d'un pseudonyme, William Duckett: il faut se rappeler que la censure est forte et que le régime du Second Empire n'entend pas à rire sur la question.

**L'ŒUVRE POLICIÈRE DE GABORIAU**

*L'Affaire Lerouge* (D) (1865): La veuve Lerouge a été assassinée dans sa maison de Bougival. Le commissaire Gévrol conclut rapidement au vol qui a mal tourné. Mais Lecoq fait appel au père Tabaret, un enquêteur amateur aux techniques remarquables. Il relève avec précision les indices matériels et élimine le mobile du vol. De retour chez lui, Tabaret reçoit les confidences de son voisin Gerdy qui ignore ses activités policières et qu'il considère comme son fils. Jeune avocat qui vit seul avec sa mère, Gerdy a découvert qu'il est en réalité le fils légitime du riche comte de Commarin. La veuve Lerouge l'aurait substitué au fils naturel du comte alors qu'ils étaient poupons. Gerdy a fait part au vicomte Albert de Commarin, son demi-frère, de sa découverte. Pour Tabaret, tout devient clair: C'est le vicomte qui a tué la veuve Lerouge pour éviter qu'elle ne révèle la vérité. Les indices matériels semblent tous concorder avec ce qu'on retrouve chez le vicomte qui est arrêté. Mais ce dernier s'obstine à nier, malgré son absence d'alibi, se contentant de dire qu'il ne peut révéler ce qu'il a fait le soir du crime. Par ailleurs, le juge d'instruction, Daburon, se retrouve dans une curieuse position lorsqu'il découvre que le vicomte est fiancé à M<sup>lle</sup> d'Arlange qui le repoussa naguère. Se vengera-t-il de son rival et de son ancien amour du même coup? Ou tentera-t-il de jouer les bienfaiteurs au mépris de la justice? Heureusement, le mari de la «veuve» Lerouge est retrouvé. Il révèle qu'il n'y a pas eu de substitution. Dans le même temps, Daburon apprend que M<sup>lle</sup> d'Arlange et Albert étaient ensemble le soir du crime. Tabaret éclaircit le meurtre en découvrant que Gerdy, aux prises avec des difficultés financières, voulait non seulement récupérer une place qu'il croyait la sienne, mais surtout se délivrer de ses soucis matériels.

*Le Crime d'Orcival* (D) (1866): Deux braconniers découvrent le cadavre de la comtesse de Trémorel, tout près du parc de son château à Orcival. Aucun doute: elle a été assassinée. À l'intérieur du château, les autorités alertées vont découvrir de nombreux meubles brisés et des taches de sang qui maculent les murs. Le comte Hector de Trémorel a disparu et on le croit assassiné lui aussi. On soupçonne rapidement l'un des domestiques, Guespin, qui se serait emparé d'une forte somme d'argent que le comte avait reçue la veille. Comme il ne peut indiquer son emploi du temps durant la nuit, le juge d'instruction le fait arrêter. Arrive alors Lecoq, convoqué télégraphiquement par le juge. Lecoq se forge rapidement l'opinion que l'assassin de la comtesse est le comte lui-même. Celui-ci aurait mis le château sens dessus dessous à la recherche d'un document capital détenu par sa femme. Poussant l'enquête plus loin, la comtesse se révèle être la meurtrière de son premier mari, Sauvresy, propriétaire du château. Conscient que sa femme l'empoisonnait à petit feu pour hériter et se rendre désirable aux yeux d'Hector de Trémorel, et conscient également que Trémorel qu'il avait recueilli la laissait faire, Sauvresy rédigea une lettre dénonçant les deux complices. Elle serait ouverte si un an après sa mort ils ne s'étaient pas mariés. Ce n'était pas là leur faire plaisir: Sauvresy avait bien vu que Trémorel avait en horreur l'empoisonneuse et qu'il en aimait une autre, Laurence. Après avoir tué sa femme, Trémorel s'est enfui à Paris où il a rejoint Laurence qu'il désire épouser. Mais la police retrouve Laurence, et cette dernière adjure Trémorel de mourir avec elle. Horrifié, il refuse. Elle le tue d'un coup de pistolet.

*Le Dossier n° 113* (D) (1867): Un vol très important a été commis à la banque Fauvel. Le caissier principal, Bertomy, est suspecté d'avoir dérobé trois cent cinquante mille francs qu'il avait retirés la veille et placés dans un coffre pour un client. Il est arrêté malgré ses protestations qui ne sont d'aucun poids. Un agent, Fanferlot, voit dans cette affaire l'occasion de faire avancer sa carrière. Il apprend l'existence d'une jeune femme, Nina Gypsy, entretenue par le caissier. Mais Fanferlot doit bientôt demander conseil à son chef, Lecoq. Libéré par un non-lieu, Bertomy va être assisté dans son enquête par monsieur Verduret, engagé par son père, pour l'aider à prouver son innocence. Verduret découvre que Bertomy a été victime de deux personnages louches manœuvrant dans l'entourage du banquier Fauvel, Louis de Clameran et Robert de Lagors. Louis de Clameran fait chanter la femme de Fauvel qui avait eu un enfant en dehors des liens du mariage avec Gaston de Clameran qu'elle croit mort, noyé dans les eaux du Rhône. Mais Gaston n'est pas mort, et Louis voit bien que ses combinaisons odieuses sont menacées par ce frère qui refait surface. Louis l'empoisonne, puis rassuré par la tournure des événements, manifeste son désir d'épouser la fille de Fauvel. Pour ce faire, il veut déshonorer un rival: le caissier Bertomy. Il en trouve le moyen en commettant ce vol dont le coupable évident ne peut être que le caissier. L'enquête de Verduret démonte le complot et permet de récupérer l'argent dérobé, tandis que Louis de Clameran, emprisonné, meurt d'inanition, terrifié par son frère dont il revoit sans cesse le fantôme. Mais bientôt une autre vérité fait surface: Verduret était Lecoq qui était aussi Caldas, l'ancien amant de Nina Gypsy qui le quitta pour Bertomy. C'était sa manière à lui, Lecoq, de se venger de Bertomy en séduisant à nouveau Nina. L'ancien caissier recevra la direction de la banque, son ancien patron se retirant, tandis que Nina renouera avec Lecoq.

*Les Esclaves de Paris* (1867): Le titre s'explique par le fait que de nombreux personnages du roman, appartenant à la haute société de Paris, sont tenus en une véritable servitude par trois malfaiteurs qui les font chanter. Mascarot, sorte de génie du mal, s'est entouré d'acolytes aussi brillants que lui: un avocat, Catenac, et un médecin, Hortebize. Leur profession les aide à découvrir des secrets de famille qu'ils exploitent. Mascarot a même fondé une agence de placement pour domestiques et se sert de leurs confidences et de leurs bavardages comme précieuse source d'informations qu'il met sur fiches. Lecoq intervient dans ce roman vers la fin pour les déjouer, un peu à la façon d'un *deus ex machina*.

*Monsieur Lecoq* (D) (1868): Un groupe d'agents de la sûreté arrêtent un homme qui vient de commettre trois meurtres dans un cabaret mal famé, aux limites de Paris, *La Poivrière*. Pendant qu'on l'emmène au dépôt, restent à *La Poivrière* Lecoq et le père Absinthe, chargés de surveiller les lieux en

attendant l'arrivée du commissaire et du juge d'instruction. Mais Lecoq a d'autres intentions : il enquête brillamment sur des traces de pas dans la neige et en arrive à la conclusion que deux femmes se trouvaient à *La Poivrière* durant les assassinats et qu'elles ont rejoint un homme qui les attendait non loin. Le meurtrier prétend s'appeler Mai et, entré à *La Poivrière* où on l'aurait attaqué, il a dû tirer pour défendre sa vie. Lecoq, incapable de faire progresser son enquête, va proposer au juge d'instruction Segmuller de favoriser l'évasion de Mai pour le prendre ensuite en filature. Le magistrat hésite puis accepte. Mai, suivi par Lecoq et le père Absinthe, méconnaissables sous leur déguisement, va toutefois déjouer leur surveillance en escaladant le mur des jardins d'un riche hôtel particulier. Les deux agents de la sûreté, à bout de ressource, vont demander au père Tabaret, enquêteur amateur de grand renom, des conseils. Celui-ci leur révèle que Mai est le duc Martial de Sairmeuse et qu'une haine ancestrale existe entre les Sairmeuse et les D'Escorval.

Le roman se poursuit ensuite avec un long retour en arrière jusqu'en août 1815 et raconte dans le détail les raisons de cette haine entre les deux familles. Le duc de Sairmeuse, émigré durant l'Empire, est de retour sur ses terres qui ont été vendues comme biens nationaux à un riche bourgeois, Lacheneur. Associé aux D'Escorval, dont le fils Maurice veut épouser sa fille Marie-Anne, Lacheneur cherche à soulever le pays contre le duc de Sairmeuse. Mais sa tentative échoue. Il doit s'enfuir tandis que le baron d'Escorval est condamné à mort. La suite est une série de rebondissements feuilletonesques qui opposeront les deux familles dont la haine est encore ravivée par le meurtre de Marie-Anne par Blanche de Sairmeuse. Or, quelqu'un sait qu'elle a assassiné Marie-Anne et la fait chanter depuis des années. Tout cet arrière-plan historique explique les meurtres. Lecoq le met à jour, résolvant ainsi l'énigme. Blanche s'était rendue à *La Poivrière*, manipulée par le fils de Lacheneur, le frère de Marie-Anne, qui y avait préparé un guet-apens. Mais Martial de Sairmeuse, qui avait découvert que sa femme était victime de chantage, intervint à ce moment et abattit les trois bandits qu'avait recrutés Jean Lacheneur. Noblesse oblige, le duc de Sairmeuse obtiendra un non-lieu et Lecoq un avancement.

*Le Petit Vieux des Batignolles* (1870) : On trouvera le résumé complet de l'œuvre un peu plus loin.

*La Corde au cou* (D) (1872) : L'histoire, si elle reprend le schéma feuilletonesque des amours contrariées mais triomphantes à la toute fin, laisse une large place à l'enquête policière. Elle implique un fin limier de la Sûreté, Goudard, et un juge d'instruction, Galpin-Daveline. Tout accuse Jacques de Boiscoran d'une tentative de meurtre sur son voisin, le comte de Claudieuse, aggravée de l'incendie de son château. Tout en protestant de son innocence, Boiscoran refuse de révéler ce qu'il faisait au moment du crime. En fait, il a été l'amant de madame de Claudieuse avant de tomber amoureux de Denise de Chandoré à laquelle il est fiancé. Boiscoran, convoqué par madame de Claudieuse la nuit du crime, est prié par elle de lui remettre ses lettres. Aussi est-il persuadé que madame de Claudieuse est la coupable puisqu'il n'a aucun moyen de prouver la liaison qu'il a eue avec elle et qu'elle avait juré à son ancien amant de se venger. Mais elle est innocente, elle aussi, ce que révèle l'enquête efficace de l'agent Goudard, déguisé en chanteur de rue. Il démasque Cocoleu, un jeune paysan un peu simple d'esprit, qui est le réel coupable et qui a agi en croyant plaire à madame de Claudieuse.

## SES ROMANS ET SES ŒUVRES DE MATURITÉ

*La Vie infernale* (1869) : Il s'agit d'un roman centré sur une vengeance liée à une intrigue amoureuse. Un jeune avocat de famille modeste, Pascal Férailleur, aime la jeune mademoiselle Marguerite et en est aimé. Retirée d'un orphelinat par un comte, elle ferait la richesse de qui l'épouserait. Le crapuleux marquis de Valorsay complotte pour ruiner le jeune avocat qui prend alors une autre identité et prépare sa vengeance. Le marquis, après bien des intrigues, passe près d'épouser Marguerite. Mais Férailleur, en le démasquant, sauve l'honneur de celle-ci qui, en retour, l'épouse.

*La Clique dorée* (1870) : Encore une histoire d'amours contrariées. Le roman débute par une tentative de suicide manquée, celle d'Henriette, fille du comte de La Ville-Haudry. Le roman retourne ensuite vingt ans en arrière pour comprendre les origines d'un tel désespoir. Henriette n'a pu s'unir à l'homme qu'elle aimait, Daniel Champcey, un brillant officier. Sa belle-mère avait contrecarré ses projets pour mieux se livrer à ses activités : elle dirigeait en effet une bande criminelle et comptait mettre la main sur l'argent de son nouveau mari le comte, comme elle l'avait déjà fait avec ses maris précédents. L'intervention de Daniel, parti au loin durant de longues années (en Cochinchine), va permettre que la vérité éclate, favorisant son mariage avec Henriette.

*La Route de Berlin* (1870) : Présenté comme « récit militaire », ce roman historique est d'actualité au moment de la déclaration de la guerre franco-prussienne. Sa rédaction et sa publication vont interrompre celles du *Petit Vieux des Batignolles* qui demeurera inachevé. Le roman évoque les souvenirs glorieux de 1792, l'année de la victoire de Valmy qui fit reculer l'invasion prussienne.

*Le Journal d'un garde national mobilisé* (1871) : Mobilisé par la garde nationale lors de la guerre franco-prussienne, Gaboriau va assumer, entre autres, la surveillance des fortifications de Paris. Il raconte aux lecteurs du *Petit Journal* les événements dans le détail, au jour le jour.

*La Dégringolade* (1871) : Roman de 1100 pages constitué aux trois quarts du récit d'un jeune homme, Raymond Delorge, trouvé moribond boulevard Clichy. Il s'agit encore une fois de complots, d'amours contrariées et de vengeance. Le père de Raymond, un général, a été tué alors qu'il connaissait les détails d'un coup d'État auquel il ne voulait pas participer. Plusieurs années plus tard, Raymond est devenu ingénieur et s'est épris de Simone de Maillefert, fille de la duchesse de Maillefert. Mais madame la duchesse lui préfère le comte de Combelaine comme gendre. Ce dernier est un imposteur qui tente d'assassiner Raymond pour s'en débarrasser, le laissant pour mort boulevard Clichy. Arrive alors l'ancien palefrenier du père de Raymond qui démasque le faux comte de Combelaine, révélant, preuves à l'appui, ses iniquités. Plus rien n'empêche alors le mariage de Raymond avec Simone de Maillefert.

*L'Argent des autres* (1873) : On retrouve dans ce roman les ressorts convenus du feuilleton. Une famille bourgeoise, les Favoral, connaît de gros déboires, le père, caissier de la banque Thaller, ayant détourné des sommes importantes. Son fils Maxence, aidé du marquis de Trégars, va peu à peu dénouer le complot ourdi par son père, comprenant qu'il était l'amant de la femme de son patron. Le père Favoral se suicide avant que la police ne l'arrête. Cela n'assombrit pas, on s'en doute, la finale du roman, ponctuée du mariage de Maxence et de Lucienne, une voisine.

## LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

### RÉSUMÉ DU ROMAN

**Préface de Thomas Grimm** (p. 20 du manuel de l'élève ; 1<sup>er</sup> extrait analysé, p. 102 du manuel de l'élève) Thomas Grimm rappelle le jour où le manuscrit du *Petit Vieux des Batignolles* a été déposé au *Petit Journal*. Sa lecture enthousiasma toute la rédaction, mais on se trouva dépourvu en constatant qu'on ne pouvait retrouver l'auteur. Une campagne d'affichage fut organisée qui s'avéra fructueuse : J.-B. Casimir Godeuil se présenta au *Petit Journal* pour y négocier la publication de ses *Mémoires*.

**Avant-propos** (p. 23 ; 1<sup>er</sup> extrait analysé, p. 105 du manuel de l'élève) Godeuil y clarifie l'origine de ses *Mémoires* et leur but. En tant qu'ancien agent de la sûreté, il veut renseigner le public sur le travail moral et héroïque des fonctionnaires de justice.

**Chapitre I** (p. 25) Godeuil se remémore l'époque de ses vingt-trois ans alors qu'un curieux voisin, Méchinnet, attire son attention par son comportement étrange. L'ayant soigné un soir qu'il rentrait chez lui blessé, il se lie à lui. Au cours d'une partie de dominos, au café, un estafier vient avertir Méchinnet qu'il doit se rendre aux Batignolles. Il invite Godeuil à l'accompagner.

**Chapitre 2** (p. 31) Arrivés aux Batignolles, ils remarquent de nombreux curieux difficilement contenus par la police. Méchinnet se fait reconnaître et monte, accompagné de Godeuil, à l'appartement où un meurtre vient d'avoir lieu. La solution du meurtre semble simple: la victime a réussi à écrire quelques lettres (*Monis...*) désignant son neveu Monistrol.

**Chapitre 3** (p. 38; 2<sup>e</sup> extrait analysé, p. 124 du manuel de l'élève) Godeuil, à qui personne ne prête attention, s'approche du cadavre et remarque qu'il a dû mourir sur le coup, car la blessure fatale a été provoquée par un couteau catalan. Comment aurait-il pu alors rédiger ces lettres? Observant les mains du cadavre, Godeuil découvre que c'est l'index gauche qui est souillé, ce qui remet tout en question. L'assassin n'a sûrement pas été assez stupide pour se désigner lui-même. Donc, Monistrol est innocent. Mais un agent de la sûreté arrive en annonçant que Monistrol a été arrêté et qu'il a tout avoué.

**Chapitre 4** (p. 44) L'agent de la sûreté raconte dans le détail l'arrestation et l'aveu de Monistrol. La vive réaction de madame Monistrol laisse croire à un attachement véritable pour son époux. Méchinnet ne comprend pas les aveux de Monistrol, tandis que le commissaire ne cherche pas à élucider l'apparente contradiction entre ces aveux et l'impossibilité pour la victime d'écrire elle-même le nom de son assassin.

**Chapitre 5** (p. 50) Godeuil montre à Méchinnet le bouchon à demi recouvert de cire verte qu'il a remarqué plus tôt. Méchinnet y voit là une pièce à conviction importante. Puis, il interroge la concierge de l'immeuble. Celle-ci est convaincue que l'assassin est bel et bien Monistrol, neveu de Pigoreau, la victime. Son commerce n'allait pas bien et sa femme vivait au-dessus de ses moyens. Elle aurait vu Monistrol la veille au soir, accompagné de son chien Pluton, rendre visite à son oncle. Il aurait été la dernière personne à l'avoir vu vivant. Finalement, les médecins demandés par la police déclarent que la mort de Pigoreau a été instantanée: ce ne peut donc pas être la victime qui a tracé les lettres incriminant Monistrol.

**Chapitre 6** (p. 59; 3<sup>e</sup> extrait analysé, p. 142 du manuel de l'élève) Méchinnet et Godeuil se rendent ensuite rue de Jérusalem pour rencontrer Monistrol qui y est écroué. Ce dernier semble désespéré. Il maintient ses aveux. Toutefois il semble ne pas savoir comment a été assassiné son oncle. Après cet interrogatoire, Méchinnet est sceptique: Monistrol pourrait bien jouer la comédie.

**Chapitre 7** (p. 66; 4<sup>e</sup> extrait analysé, p. 110 du guide du professeur) Il est vingt-deux heures et Méchinnet rentre chez lui, toujours accompagné de Godeuil. Sa femme leur fait bon accueil et veut tout savoir de cette nouvelle enquête. D'après elle, c'est madame Monistrol qui est l'instigatrice de toute l'affaire et son mari n'a été qu'un exécutant. Godeuil s'oppose à cette interprétation. Leur discussion soulève un certain nombre d'objections qu'elle résout chaque fois. Mais il est tard et Méchinnet met fin à la conversation.

**Chapitre 8** (p. 72) Le lendemain matin, Méchinnet, vêtu avec plus de soin que de coutume, mène l'enquête auprès des commerçants voisins des Monistrol, rue Vivienne. Il ne recueille que des éloges sur monsieur et madame Monistrol: on dit de monsieur Monistrol qu'il était le meilleur des hommes et de sa femme qu'elle est sage et remarquablement belle. Le couple passe pour être très uni. Avant d'entrer dans le commerce des Monistrol, Méchinnet et Godeuil en inspectent l'extérieur: tout semble indiquer un commerce en difficulté, tant la devanture que ce qui y est exposé.

**Chapitre 9** (p. 78) Entrant dans le commerce des Monistrol, Méchinnet et Godeuil y rencontrent madame Monistrol qui répond à leurs questions. Mais sa douleur et la coquetterie de sa parure éveillent la suspicion de Godeuil qui y décèle une mise en scène. Les enquêteurs apprennent que Monistrol était absent l'avant-veille au soir et qu'il n'avait pas d'alibi, s'étant rendu chez un artisan qui était malheureusement absent.

**Chapitre 10** (p. 83) Toujours dans la boutique des Monistrol, les deux enquêteurs poursuivent leur interrogatoire. Godeuil songe que madame Monistrol pourrait bien être coupable et cela le décide à poser pour la première fois une question. Madame Monistrol, éplorée, dit ne rien comprendre de l'attitude de son mari qui s'obstine à maintenir ses aveux. Elle accepte une perquisition, Méchinnet



cherchant surtout à vérifier si des bouteilles cachetées de cire verte ne se seraient pas trouvées à la cave. Mais menacés par le chien Pluton, les enquêteurs comprennent que ce dernier n'obéit qu'à ses maîtres. Godeuil croit déceler là une contradiction puisque si le chien avait accompagné Monistrol jusque chez Pigoreau, il aurait dû suivre l'omnibus que Monistrol est censé avoir pris.

**Chapitre 11** (p. 89) Sortis de la boutique des Monistrol, Méchiné et Godeuil s'attablent dans un restaurant pour mettre de l'ordre dans leurs idées. Ils concluent à la culpabilité, au moins morale, de madame Monistrol et à la complicité présumée d'un intime de la famille, sans doute un amant de celle-ci. Sachant madame Monistrol convoquée au Palais de Justice, ils profitent de son absence pour retourner à la boutique interroger innocemment la jeune employée. Cette dernière leur donne l'adresse de Victor, un ouvrier bijoutier, ami de la famille, qui réalise à l'occasion de menus travaux pour Monistrol.

**Chapitre 12** (p. 94; 5<sup>e</sup> extrait analysé, p. 130 du guide du professeur) Godeuil et Monistrol se rendent en toute hâte au Palais de Justice chercher un mandat d'arrestation contre Victor. Ils évitent de se faire voir de madame Monistrol qui s'y trouve et réussissent à convaincre le juge d'instruction qui leur signe le mandat. Méchiné vérifie ensuite si le marchand de vin habituel de Victor ne vendrait pas de ce vin cacheté à la cire verte. C'est le cas. Méchiné et Godeuil ne doutent plus de sa culpabilité. L'arrestation de Victor se fait sans difficulté. Il est écroué et avoue son crime : il désirait se débarrasser de Monistrol et enrichir la femme qu'il aimait. Monistrol est libéré : il explique qu'il a voulu se sacrifier par amour pour sa femme qu'il croyait coupable. Cette dernière est acquittée, tandis que Victor est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

## LES PRINCIPAUX PERSONNAGES DU ROMAN

**J.-B. Casimir Godeuil** Célibataire âgé de vingt-trois ans, officier de santé, il réside sur la rive gauche, rue Monsieur-le-Prince. Aucune description physique. On ne sait rien de son passé (enfance, famille) avant l'épisode qu'il narre. Sa capacité d'observation et sa curiosité le désignent comme un futur détective. Sa naïveté et son inexpérience l'empêchent toutefois de mener les interrogatoires et de connaître sans préjugés les acteurs et les réalités de la justice. Cette aventure du *Petit Vieux des Batignolles* est la première qu'il se propose d'écrire pour éclairer le public et apeurer les futurs criminels. Il voue une grande admiration à Méchiné.

**Méchiné (aucun prénom connu)** Plus âgé que Godeuil, marié à Caroline Méchiné, voisin de palier de Godeuil. Taille moyenne, physionomie insignifiante, toujours rasé. Agent de la sûreté expérimenté, il prend les mesures adéquates pour protéger sa femme des représailles des criminels qu'il aide à arrêter. On le dit aussi sceptique. Il ne s'en tient pas à la première impression, mais tente de recueillir des indices matériels qui corroborent les témoignages. Très lié à sa femme, il lui communique le détail des affaires qui l'occupent pour recueillir son avis. Physiquement, il change d'apparence au gré de ses enquêtes. Il a une forte carrure et une poigne de fer. Enfin, il a l'habitude de puiser dans une tabatière grotesque des prises imaginaires quand il est contrarié. On ne sait rien de son passé ou de sa famille.

**Monistrol (aucun prénom connu)** Ancien artisan bijoutier en faux, il est devenu son propre patron et fait travailler d'autres artisans à son compte. Sa boutique de la rue Vivienne n'est pas prospère. Il la possède depuis quatre ans, s'y étant installé aussitôt après son mariage. Il aime sa femme au point de se sacrifier pour elle et de se déclarer coupable de l'assassinat de son oncle. L'homme est décrit assez négativement (physionomie stupide de mouton, cou apoplectique, mais des dents d'une remarquable blancheur). Sa femme, d'après la concierge de son oncle, le mène par le bout du nez. Avec l'héritage de son oncle, il ouvrira, cours de Vincennes, un débit de vins mal famé et vivra dans la misère.

**Caroline Méchiné** Blonde, blanche, petite, riieuse et dodue, elle est l'épouse de l'agent Méchiné. Godeuil la trouve jolie. Elle est qualifiée d'« Égérie bourgeoise » puisqu'elle écoute le récit des enquêtes de son mari et le conseille habilement. Elle incarne à la fois la parfaite femme au foyer, l'amoureuse et la confidente avec laquelle il est agréable de discuter puisqu'elle exerce un redoutable esprit de déduction. On ne sait rien de son passé ni de sa famille.

**Madame Monistrol (aucun prénom connu)** Épouse de monsieur Monistrol depuis quatre ans, et maîtresse de Victor, un des ouvriers de son mari. Sur elle, les opinions sont partagées. La concierge rappelle que le petit vieux des Batignolles ne l'appréciait pas, qu'il ne croyait pas qu'elle aimât son mari et qu'elle avait un genre trop relevé. Brouillée avec l'oncle de son mari, parce qu'il ne voulait pas leur prêter cent mille francs, elle serait, d'après Caroline Méchiné, l'instigatrice du meurtre. Par contre, les commerçants voisins ont d'elle une image beaucoup plus positive. Remarquablement belle, on la trouve également sage, sa réputation est immaculée. On la dit éprise de son mari, ce qui se révèle faux. Elle vivra ensuite misérablement avec son mari, ayant ouvert un débit de vins mal famé.

**Victor (aucun nom de famille)** Ouvrier bijoutier, employé par Méchiné. Il a son établi dans son appartement de Montrouge. Âgé d'une trentaine d'années, fluet, blond, il connaît depuis longtemps la victime, Pigoreau. Sa liaison avec madame Monistrol le décide à commettre le meurtre : il se débarasse ainsi du mari (en traçant le message incriminant, *Monis...*, et en se faisant accompagner de Pluton) tout en enrichissant sa maîtresse. Godeuil le trouve insolent et cynique. Il est condamné à l'emprisonnement à perpétuité.

## LES LIEUX DU ROMAN

L'œuvre se déroule à Paris et dans le village des Batignolles, en dehors des limites de Paris à l'époque des événements.

**Chapitre 1** L'action se déroule **rue Monsieur-le-Prince**, dans le **quartier latin**, lieu de **résidence de Godeuil et Méchiné**. Tous les deux sont voisins de palier. Ils aiment aller jouer aux dominos dans les **cafés** environnants. Godeuil a ses habitudes au **café Leroy**. Il suit ses cours de médecine à l'**amphithéâtre**.

**Chapitre 2** L'action se déplace aux **Batignolles**, quartier de Paris intégré au dix-septième arrondissement depuis 1860. Comme l'action se déroule vers 1852, les Batignolles sont encore un **village de banlieue**, en dehors des limites de l'ancienne fortification, où vont se retirer les rentiers et les retraités. L'action se déroule au 39, **rue Lécluse**, au troisième étage. L'appartement de Pigoreau est sommairement décrit : antichambre, salle à manger, salon et chambre à coucher où se trouve le cadavre.

**Chapitre 3** L'action se poursuit dans l'**appartement de Pigoreau**. On décrit avec minutie la **chambre à coucher**.

**Chapitre 4** L'action se poursuit toujours dans l'appartement de Pigoreau. On mentionne l'arrestation de Monistrol chez lui, 75, **rue Vivienne**.

**Chapitre 5** L'action continue sur le **palier de l'appartement** de Pigoreau où l'on fait monter la concierge. Elle évoque les habitudes de Pigoreau : il dînait dans une pension bourgeoise, **rue de la Paix** ; il faisait sa fine partie au **café Guerbois** ; il payait à dîner à son neveu chez le **père Lathuille** tous les dimanches. Tous ces établissements sont dans le quartier.

**Chapitre 6** Les enquêteurs se rendent **rue de Jérusalem**, sur l'île de la Cité, où est située la **préfecture**. Ils marchent dans un long **corridor** et grimpent des **escaliers** jusqu'à la **cellule** de Monistrol.

**Chapitre 7** Ils reviennent **rue Monsieur-le-Prince**, chez eux. Ils dînent dans l'**appartement des Méchiné**.

**Chapitre 8** **Rue Vivienne**, non loin du commerce des Monistrol. Ils rendent visite à huit ou neuf **commerces voisins**, mais seul un marchand de parapluies est évoqué. La situation du **commerce des Monistrol** est réputée desservir ceux qui l'ont occupée : quatre commerces y ont fait faillite depuis quinze ans. La description de la **façade du commerce** illustre les difficultés financières du propriétaire.

**Chapitre 9** Ils entrent dans le **commerce** des Monistrol. Ils se rendent dans l'**arrière-boutique**, qualifiée de « triste pièce ». Elle sert à la fois de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Le mobilier est décrit. Madame Monistrol évoque la **résidence de Victor**, à Montrouge où se serait rendu Monistrol l'avant-veille au soir. Il aurait pris l'omnibus **rue Richelieu**.

**Chapitre 10** L'action se poursuit dans l'**arrière-boutique** du commerce des Monistrol. Puis, Godeuil et Monistrol perquisitionnent la **chambre de la bonne**, au sixième étage, et la **cave**. Le chapitre se termine alors qu'ils quittent madame Monistrol et sortent de son commerce.

**Chapitre 11** Ils entrent dans un **restaurant voisin** du commerce des Monistrol pour y réfléchir. Ils vont ensuite au **café le plus proche** jouer aux dominos, en attendant que madame Monistrol sorte de chez elle. Ils retournent à la **boutique** où ils interrogent la bonne. Elle leur donne l'adresse de Victor, 23, **rue du Roi-Doré**.

**Chapitre 12** Ils se rendent au **Palais de Justice**, sur l'île de la Cité. De la galerie des juges d'instruction, ils gagnent le **cabinet n° 9**. Ils en ressortent pour aller à **Montrouge**, rue du Roi-Doré, chez Victor. Avant de gagner son appartement, ils vont chez un **marchand de vin situé en face**. La chambre de Victor, au **quatrième étage**, est dite fort propre et comptant un établi. Il est amené en fiacre jusqu'au **dépôt** où il est écroué. C'est dans sa **cellule** qu'il avoue son crime avec tous les détails. Les Monistrol, après cette aventure, ouvrent un débit de vins, **cours de Vincennes**.

## LE TEMPS DANS LE ROMAN

**La durée** L'enquête débute un soir à propos d'un meurtre commis la veille au soir et se poursuit le lendemain jusqu'à la fin de la journée. Le surlendemain, le faux coupable est libéré.

**L'amplitude** La rédaction du livre est contemporaine de sa publication en 1870. On dit de Godeuil qu'il a une quarantaine d'années. Si Godeuil dit avoir vingt-trois ans au début de l'histoire, c'est donc un retour de dix-sept ans environ en arrière, vers 1852 ou 1853.

**Le contexte historique** Il n'est pas révélé par des allusions à la politique ou à un événement historique. L'Empereur ou le roi ne sont pas nommés. Les Batignolles sont à cette époque en dehors des limites de Paris.

**Chapitre 1** Le récit débute on ne sait trop à quel mois de quelle année. On ne trouve aucune description de la rigueur de l'hiver ou de la chaleur de l'été. Le premier chapitre semble durer plusieurs semaines sinon plusieurs mois : on y explique la relation que Godeuil développe avec Méchiné. Une nuit, il lui panse une vilaine blessure. Le lendemain, il est invité à dîner. Ensuite, pas une semaine ne passe sans qu'il soit reçu chez les Méchiné. Tous les jours, il vient le rejoindre au café pour une partie de dominos. C'est ainsi qu'un soir on vient le chercher.

**Chapitres 2-3-4-5** Ils vont **ce soir-là** aux Batignolles, constatent le crime, interrogent la concierge.

**Chapitre 6** Puis ils se rendent Quai des Orfèvres, à la préfecture, interroger Monistrol.

**Chapitre 7** Il est **dix heures** quand ils reviennent chez eux et que madame Méchiné les reçoit. Après le repas, leur discussion se prolonge. Mais Méchiné y met fin. Godeuil ne peut fermer l'œil de la nuit.

**Chapitre 8** Le **lendemain matin**, sur le coup de neuf heures, Méchiné vient le prendre, et ils partent ensemble interroger les voisins des Monistrol. Ils passent une **demi-heure** dans un magasin de parapluies. **Après deux heures** de cet exercice, ils savent tout des Monistrol établis dans le quartier depuis leur mariage, quatre ans plus tôt. Ils passent **un certain moment** à observer attentivement la boutique, puis décident, avant de rentrer, d'observer madame Monistrol et y consacrent **vingt minutes** supplémentaires.

**Chapitres 9-10** Ils passent ensuite **un temps indéterminé** en sa compagnie, l'interrogeant, puis fouillant l'arrière-boutique, la chambre de la bonne et la cave.

**Chapitre 11** Méchiné et Godeuil attendent le départ de madame Monistrol. Sa convocation devant le juge d'instruction est pour **trois heures**. Lorsque la pendule sonne **deux heures**, ils surveillent la sortie de madame Monistrol. **Dix minutes** plus tard, elle paraît sur le seuil de sa boutique et s'éloigne. **Cinq minutes** plus tard, Méchiné et Godeuil retournent à la boutique des Monistrol. Ils y ont une brève discussion avec la jeune employée.

**Chapitre 12 Aussitôt** sur le trottoir, ils foncent au Palais de Justice. Ils y arrivent **après 3 heures** puisque madame Monistrol est reçue par le juge d'instruction. Le mandat leur est **rapidement** délivré. Très **rapidement**, ils se rendent chez Victor. Après une rapide visite au marchand de vin, ils frappent à la porte. L'arrestation de Victor, la fouille de ses tiroirs, tout cela ne prend que **quelques minutes** et **vingt minutes** plus tard, ils roulent vers la préfecture. **Par après**, incarcéré, il avoue tout. Le **lendemain**, Monistrol est mis en liberté.

### LES THÈMES DU ROMAN

Le roman de détection se prête très mal à l'analyse thématique : l'écriture n'y cherche pas à déployer un propos de l'auteur, elle ne porte pas de message. Le roman noir, par contre, qui fleurira à la fin des années 1920, sera particulièrement riche en thématiques sociales.

On retrouve bien sûr quelques thèmes classiques du roman policier dans le roman de Gaboriau : la mort, la justice, l'hypocrisie.

**La mort** Elle constitue évidemment le thème central du roman de détection. C'est avec le meurtre que débute l'enquête et c'est avec son élucidation qu'elle se termine ; et comme l'enquête constitue la trame narrative principale, tout y ramène comme les rayons d'une roue reviennent à son moyeu. La mort n'est toutefois pas le lieu d'une problématique chez Gaboriau. Il se trouve dans l'histoire du roman policier des détectives philosophes et, dans le polar, bien des privés (c'est le cas du Marlowe de Chandler) et des criminels qui ont avec elle un dialogue existentiel. Chez Gaboriau, la mort est un accessoire de théâtre : elle signe une fêlure dans l'immobilité des habitudes bourgeoises. Voyez la description de l'appartement de Pigoreau et de sa chambre. Tout y reflète l'ordre et la continuité : propreté, journal du soir, drap replié. Le cadavre sourit : est-ce devant l'absurde imprévu de sa mort ?

**La justice** Ce thème est beaucoup plus ramifié que le précédent. N'oublions pas le terme « roman judiciaire » qui qualifiait, selon Gaboriau, ses romans policiers. La justice se présente d'abord de façon insolite, par le comportement étrange de Méchinet. La justice y prend des allures louches. Puis la justice se présente avec tout son appareil et son vocabulaire : sergents de ville, agents, commissaire, juge d'instruction, greffier, médecins légistes. La justice est aussi un lieu : la préfecture et ses cellules, le Palais de Justice et ses cabinets. La justice est un système basé sur des faits et des témoignages. Méchinet ne cesse d'interroger : 1) la concierge, 2) le geôlier, 3) Monistrol, 4) les huit ou neuf commerçants voisins des Monistrol, 5) madame Monistrol, 6) leur jeune employée, 7) Victor. Enfin, la justice est une entreprise sociale que le progrès rend sûre : on le dit en avant-propos, on le redit à Monistrol, on le constate avec la fin.

**L'hypocrisie ou la vérité** L'une ou l'autre puisque ce sont les deux côtés de la même médaille. La justice cherche la vérité, mais rencontre inévitablement l'hypocrisie. Il y a des vérités induites, celles que la raison et l'imagination présentent à la conscience. La vérité du bouchon de cire verte. La vérité du sourire et de la mort instantanée. La vérité de l'index gauche souillé. La vérité qu'un assassin ne se dénonce pas lui-même. La vérité que cherche Caroline Méchinet en se basant sur de grands principes. La vérité que dissimule Monistrol. La vérité que dissimule sa femme et cette impression d'avoir affaire à une menteuse. La vérité que dissimule Victor. Les faux bijoux, la fausse réputation immaculée et sans doute un faux acquittement.

## PREMIÈRE PARTIE

Étude des trois extraits  
du manuel de l'élève :  
corrigé et commentaires

J.-B. Casimir Godeuil et  
Avant-propos

La découverte du cadavre

L'interrogatoire de  
monsieur Monistrol

J.-B. Casimir Godeuil

(lignes 1 à 61)

Un chapitre  
des  
Mémoires d'un agent de la sûreté

Il y a de cela trois ou quatre mois, un homme d'une quarantaine d'années, correctement vêtu de noir, se présentait aux bureaux de rédaction du *Petit Journal*.

Il apportait un manuscrit d'une écriture à faire pâmer d'aise<sup>1</sup>  
5 l'illustre Brard, le prince des calligraphes.

– Je repasserai, nous dit-il, dans une quinzaine, savoir ce que vous pensez de mon travail.

\*

\* \*

Religieusement, le manuscrit fut placé dans le carton des « ouvrages à lire », personne n'ayant eu la curiosité d'en dénouer la ficelle...  
10

Et le temps passa...

Je dois ajouter qu'on dépose beaucoup de manuscrits au *Petit Journal*, et que l'emploi de lecteur n'y est pas une sinécure.

\*

\* \*

15 Le monsieur, cependant, ne reparut pas, et on l'avait oublié, quand un matin, celui de nos collaborateurs qui est chargé des lectures nous arriva tout émoustillé.

– Par ma foi ! s'écria-t-il en entrant, je viens de lire quelque chose de véritablement extraordinaire.

20 – Quoi donc ? lui demandâmes-nous.

– Le manuscrit de ce monsieur, vous savez, tout de noir habillé... Ah ! il n'y a pas à m'en défendre<sup>2</sup>, j'ai été **empoigné** !...

Et comme nous le raillions de son enthousiasme, lui qui par état<sup>3</sup> ne s'enthousiasme guère, il jeta le manuscrit sur la  
25 table en nous disant :

– Lisez plutôt !...

\*

\* \*

1. *pâmer d'aise* : être paralysé par le contentement, l'admiration.

2. *m'en défendre* : m'en justifier, en étant mis pour « d'avoir eu du plaisir ».

3. *état* : métier, profession.

C'en était assez pour nous intriguer sérieusement.

L'un de nous s'empara du manuscrit et à la fin de la semaine il avait fait le tour de la rédaction.

30 Et l'avis unanime fut :

« Il faut absolument que *Le Petit Journal* publie cela. »

\*

\* \*

Mais ici une difficulté se présenta que personne n'avait prévue : le manuscrit ne portait pas de nom d'auteur.

Une carte de visite seulement y était jointe, où on lisait :

35 J.-B. CASIMIR GODEUIL.

D'adresse point.

Que faire ? Publier le travail sans en connaître l'auteur ?...

C'était **scabreux**. Pour chaque ligne imprimée, il faut un homme qui en endosse la responsabilité.

40 Il fut donc convenu qu'on rechercherait ce trop modeste auteur et durant quelques jours la direction du *Petit Journal* s'informa et envoya aux renseignements<sup>1</sup> de tous côtés.

Rien... Personne ne connaissait J.-B. Casimir Godeuil.

\*

\* \*

C'est alors, et en désespoir de cause, que furent apposées  
45 les énigmatiques affiches qui, pendant une semaine, ont tant intrigué Paris – et aussi un peu **la province**.

« Qui peut être, se demandait-on, ce J.-B. Casimir Godeuil qu'on réclame ainsi ? »

50 Les uns tenaient pour<sup>2</sup> un enfant prodigue<sup>3</sup> enfui de la maison paternelle, d'autres pour un introuvable héritier, le plus grand nombre pour un caissier envolé...

Mais notre but était rempli.

La colle des affiches n'était pas sèche encore, que M. J.-B. Casimir Godeuil accourait, et que *Le Petit Journal* traitait avec  
55 lui pour la publication du drame intitulé *Le Petit Vieux des Batignolles* qui commençait la série de ses **Mémoires**\*\*.

\*\* Malheureusement J.-B. Casimir Godeuil, qui avait promis d'apporter la suite de son manuscrit, a complètement disparu, et toutes les démarches tentées pour le retrouver sont restées infructueuses. Nous nous sommes néanmoins décidé à publier son unique récit qui contient un drame des plus émouvants. (*Note de l'Éditeur.*)

1. *envoya aux renseignements*: alla aux renseignements.

2. *tenaient pour*: soutenaient qu'il s'agissait de.

3. *enfant prodigue*: allusion biblique. Personne, enfant que l'on accueille avec joie à son retour au foyer qu'il avait quitté depuis longtemps.

Ceci dit, nous laissons la parole à J.-B. Casimir Godeuil. Il avait fait précéder son récit de la courte préface suivante que nous avons cru devoir conserver parce qu'elle fait connaître  
 60 ce qu'il était et quel but très louable il poursuivait en écrivant ses souvenirs.

Thomas Grimm<sup>1</sup>

## Avant-propos

(lignes 62 à 103)

On venait d'amener un prévenu devant le juge d'instruction, et malgré ses dénégations, ses ruses et un alibi qu'il invoquait, il fut **convaincu** de **faux** et de vol avec effraction.

65 Accablé par l'évidence des charges que j'avais réunies contre lui, il avoua son crime en s'écriant :

– Ah ! si j'avais su de quels moyens disposent la justice et la police, et combien il est impossible de leur échapper, je serais resté honnête homme.

70 C'est en entendant cette réponse que l'idée me vint de recueillir mes souvenirs.

« Il faut qu'on sache !... » me disais-je.

Et en publiant aujourd'hui mes Mémoires, j'ai l'espérance, je dirai plus, j'ai la conviction d'accomplir une œuvre morale  
 75 d'une haute utilité.

N'est-ce pas être utile, en effet, que de dépouiller le crime de sa sinistre poésie<sup>2</sup>, et de le montrer tel qu'il est : lâche, ignoble, abject, repoussant ?...

N'est-ce pas être utile que de prouver qu'il n'est pas au  
 80 monde d'êtres aussi misérables que les insensés qui ont déclaré la guerre à la société ?

Voilà ce que je prétends faire.

J'établirai irrécusablement<sup>3</sup> qu'on a tout intérêt – et je dis un intérêt immédiat, **positif**, mathématique<sup>4</sup>, escomptable

85 même – à être honnête.

1. *Thomas Grimm* : pseudonyme d'Amable Escoffier (1837-1891), journaliste de carrière. Au printemps 1869, il remplaça le chroniqueur Timothée Trimm (pseudonyme de Léo Lespès) qui tenait une chronique très appréciée à la une du *Petit Journal*. Thomas Grimm était un pseudonyme qui rappelait celui de son prédécesseur et embrouilla sans doute les lecteurs les moins attentifs. Il est remarquable que ni l'édition Dentu (1876) ni l'édition Gallimard (2001) n'aient mentionné que cette présentation était le travail de Grimm, laissant croire qu'il s'agissait d'un texte de Gaboriau.

2. *poésie* : se dit de tout ce qu'il y a d'élevé et de touchant. (*Littre*)

3. *irrécusablement* : de façon irrécusable. L'adverbe n'est plus en usage.

4. *mathématique* : logique.



Je démontrerai clair comme le jour qu'avec notre organisation sociale, grâce au chemin de fer<sup>1</sup> et au télégraphe électrique<sup>2</sup>, l'impunité est impossible.

Le châtement peut se faire attendre... il vient toujours.

90 Et alors, sans doute, il se rencontrera des **malheureux** qui réfléchiront avant de s'abandonner...

Plus d'un, que le faible murmure de sa conscience n'eût pas retenu, sera arrêté par la voix salutaire de la peur...

Dois-je expliquer maintenant ce que sont ces souvenirs ?

95 J'essaye de décrire les luttes, le succès et les défaites d'une poignée d'hommes dévoués, chargés d'assurer la sécurité de Paris.

Combien sont-ils pour tenir en échec tous les malfaiteurs d'une capitale qui, avec sa banlieue, compte plus de trois mil-  
100 lions d'habitants<sup>3</sup> ?

Ils sont deux cents<sup>4</sup>.

C'est à eux que je dédie ce livre.

Et ceci dit, je commence.

## PETIT LEXIQUE PRÉPARATOIRE À LA COMPRÉHENSION DE L'EXTRAIT

Nous vous suggérons de chercher dans le *Petit Robert 1* les mots en caractères gras dont vous auriez intérêt à vous méfier. Cette recherche vous aidera à mieux comprendre l'extrait, en saisissant notamment certaines nuances de la langue française du XIX<sup>e</sup> siècle, en apparence proche de la nôtre, mais qui nous réserve parfois des surprises. Ce faisant, remarquez bien l'étymologie des mots et notez le moment de leur apparition dans la langue. Voici ce que votre recherche pourrait révéler.

Avant d'analyser un extrait, il faut faire remarquer à l'élève qu'il y a des mots se trouvant dans le *Petit Robert 1* qui n'ont pas été définis en note de bas de page et dont le sens demande parfois d'être éclairci selon le contexte : ces mots ont été mis en caractères gras dans le passage à analyser. On soulignera également que cette recherche sera profitable à la compréhension, à l'analyse et au commentaire qui suivront.

1. *chemin de fer*: ses débuts datent de 1828 en France. À partir de 1832, la construction d'un réseau étendu, rayonnant à partir de Paris, sera entreprise. Au 31 décembre 1869, on compte 16 938 km de chemin de fer à vocation nationale et 1 173 km de chemin de fer à vocation locale. À la même date, on calcule que le réseau s'accroît de 808 km par an en moyenne.
2. *télégraphe électrique*: la formulation tient du pléonisme. Le télégraphe fut créé en 1837 par Samuel Morse. Une première ligne fut installée en France en 1845 entre Paris et Rouen. Le premier câble transatlantique français fut installé entre Brest et Saint-Pierre-et-Miquelon en 1869.
3. *trois millions d'habitants*: Paris s'était agrandi en 1860 en intégrant une partie des villages voisins. De nouvelles banlieues avaient vu le jour par la suite. La statistique officielle établit la population de Paris à deux millions en 1870. Le chiffre de Godeuil est donc exagéré.
4. *deux cents*: Godeuil sous-estime grandement les forces de l'ordre puisqu'on compte 5768 sergents de ville en 1867. À ces sergents s'ajoutent les inspecteurs (ou agents de la sûreté) et les commissaires. Peut-être ne tient-il compte que des inspecteurs, qui ne sont que 96 vers 1860?

Empoigner (ligne 22) — *empuigner* 1174 ; de *en-* et *poing*. 2. (FIG.) Émouvoir, intéresser profondément.  
— Passionner.

Scabreux (ligne 38) — 1501 ; lat. *scaber* « rude, raboteux ». 1. (LITTÉR.) Qui crée une situation embarrassante et des risques d'erreur.

La province (ligne 46) — 1170 ; lat. *provincia*, de *vincere* « vaincre ». 6. En France, l'ensemble du pays (notamment les villes, les bourgs) à l'exclusion de la capitale.

Mémoires (ligne 56) — 1320 ; de 1. *mémoire* [...] (1552) 5. (PLUR.) n. m. pluriel : Relation écrite qu'une personne fait des événements auxquels elle a participé ou dont elle a été témoin.

Convaincre (qqn) de (ligne 64) — XII<sup>e</sup> ; lat. *convincere* ⇒ conviction [...] 2. Donner des preuves de (sa faute, sa culpabilité) ; amener (qqn) à reconnaître qu'il est coupable.

Faux (ligne 64) — *fals* 1080 ; puis *faus* ; lat. *falsus*, p. p. adj. de *fallere* « tromper » [...] III. 2. Contrefaçon ou falsification d'un écrit.

Positif (ligne 84) — 1265 ; « certain, réel » ; lat. *positivus* [...] XVII<sup>e</sup>. II. 2. Qui a un caractère d'utilité pratique.

Le positivisme d'Auguste Comte contribue sans doute ici à alimenter les sens du mot *positif*, en lui conférant une connotation de vérité à caractère scientifique, atteinte par induction, à la suite d'une corrélation entre les faits : *irrécusablement* et *mathématique* colorent de leur sens le mot *positif*. Il faut donc être chaque fois attentif au contexte.

Malheureux (ligne 90) — v. 1050 ; de *malheur* I. [...] 2. n. (XII<sup>e</sup>) UN MALHEUREUX, UNE MALHEUREUSE : personne qui est dans le malheur. [...] ◇ Spécialt (du sens anc. « méchant, scélérat ») Personne que l'on méprise et que l'on plaint. Par extension : insensé, fou.

## ANALYSE DE L'EXTRAIT

Puisqu'il s'agit ici d'analyser un premier extrait, vous ne trouverez que les éléments essentiels des réponses, souvent sans les preuves, toujours sans les explications. Il vous appartient de formuler vos réponses dans des phrases complètes. Afin de vous guider dans cette tâche, la réponse à la première question de chacune des trois étapes vous est donnée dans une forme plus achevée.

Les questions sont posées de façon à susciter chez l'élève l'impression qu'il construit quelque chose, que les réponses qu'il donne contribuent à enrichir et à raffiner son analyse. Ce sera une occasion intéressante, lors d'une discussion de groupe, de faire surgir preuves et explications, pour demander ensuite un exposé ou une rédaction plus élaborés.

Dans l'ensemble de notre démarche, nous vous suggérons une approche qui va du particulier au général. Les trois ordres de questions vont dans ce sens. Toutefois, nous avons indiqué certaines questions d'ordre général (identifiées par ce symbole : ☞) qui permettent une saisie plus globale du texte, celle qui guide le lecteur après une première lecture de l'œuvre. Cependant, les réponses que nous suggérons à ces questions sont plus élaborées que celles qui résultent d'une première lecture afin que vous puissiez en voir tout de suite les ramifications. Votre pratique pédagogique vous fera choisir la porte d'entrée qui vous semble la plus propice.

## PREMIÈRE APPROCHE : COMPRENDRE LE TEXTE

Les questions qui suivent visent à vous faire bien saisir le sens général du texte et plus particulièrement le sens de certains mots, tournures, courts passages ou constructions narratives. Certaines questions pourraient être reprises plus loin, de manière à vous permettre d'atteindre une compréhension plus fine, plus nuancée, plus intégrée du texte.

1. Relevez les informations concernant Godeuil dans cet extrait. Établissez ses caractéristiques physiques et son état civil. Vous devez déduire certaines informations.

Aspects	Relevé d'extraits
Caractéristiques physiques	<ul style="list-style-type: none"> <li>• « un homme d'une quarantaine d'années, correctement vêtu de noir » (lignes 1 et 2).</li> </ul>
État civil	<ul style="list-style-type: none"> <li>• « agent de la sûreté » : il amène au juge d'instruction un prévenu « [a]ccablé par l'évidence des charges que j'avais réunies contre lui » (sous-titre et lignes 65 et 66).</li> <li>• Retraité ? Pourtant, il n'a qu'une quarantaine d'années (lignes 1 et 2). En tout cas, il ne travaille plus pour la police puisqu'on ne l'y trouvera pas : « toutes les démarches tentées pour le retrouver sont restées infructueuses » (note de l'éditeur).</li> <li>• J.-B. Casimir Godeuil : J.-B. pour Jean-Baptiste ?</li> <li>• Célibataire ? Aucun ami, aucune famille à Paris ? « Rien... Personne ne connaissait J.-B. Casimir Godeuil. » (ligne 43)</li> <li>• Adresse inconnue (ligne 36 et la note de l'éditeur).</li> <li>• Est-il mort après la publication du premier chapitre ? Utilisait-il un pseudonyme ? Il « a complètement disparu, et toutes les démarches tentées pour le retrouver sont restées infructueuses » (note de l'éditeur).</li> </ul>

Ce type de collecte d'informations est toujours aisé pour les élèves. Elle est pourtant nécessaire pour donner une consistance au personnage principal. On pourra faire remarquer aux élèves deux lacunes révélées par ce tableau : a) on ne sait rien du passé personnel de Godeuil (son milieu, son éducation, sa famille, ses études) ; et b) on ne sait rien de son présent non plus (marié ? des enfants ? riche ? pourquoi n'est-il plus agent ? que fait-il ?). Ces deux lacunes participent au genre des mémoires que les questions 15 et 20 exploreront.

On pourra aussi faire remarquer aux élèves que même si la caractéristique physique peut sembler mince, elle constitue pourtant un des seuls éléments qui permettent de situer l'année pendant laquelle les événements se déroulent. Si Godeuil a environ une quarantaine d'années en 1870, et si les événements du *Petit Vieux des Batignolles* se déroulent quand il achevait ses études de médecine à vingt-trois ans (hors extrait, lignes 104 et 105), on peut situer l'action du roman aux alentours de 1853.

2. À la suite de la question précédente, établissez les caractéristiques psychologiques et morales de Godeuil. Vous devez déduire certaines informations.

Aspects	Relevé d'extraits
<b>Caractéristiques psychologiques et morales</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Minutieux, appliqué, ayant peut-être reçu une bonne éducation : ...</li> <li>• Mystérieux et peut-être capricieux, il disparaît à deux reprises : ...</li> <li>• Il possède un talent d'écrivain : ...</li> <li>• Il est trop : ...</li> <li>• Il travaille au bien public : ...</li> <li>• Positiviste et réaliste : ...</li> <li>• Optimiste, naïf même : ...</li> </ul>

Aspects	Relevé d'extraits
<b>Caractéristiques psychologiques et morales</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Minutieux, appliqué, ayant peut-être reçu une bonne éducation : « Il apportait un manuscrit d'une écriture à faire pâmer d'aise l'illustre Brard, le prince des calligraphes » (lignes 4 et 5).</li> <li>• Mystérieux et peut-être capricieux, il disparaît à deux reprises. La première fois, il dépose son manuscrit et annonce qu'il reviendra dans 15 jours, mais le « monsieur, cependant, ne reparut pas » (ligne 15).</li> <li>• Ensuite, ayant publié son premier chapitre, il disparaît définitivement : il « a complètement disparu » (note de l'éditeur).</li> <li>• Il possède un talent d'écrivain : « "Il faut absolument que <i>Le Petit Journal</i> publie cela" » (ligne 31).</li> <li>• Il est un « trop modeste auteur » (lignes 40 et 41).</li> <li>• Il travaille au bien public : « j'ai la conviction d'accomplir une œuvre morale d'une haute utilité » (lignes 74 et 75).</li> <li>• Positiviste et réaliste : il veut montrer le crime, les criminels et les forces de l'ordre tels qu'ils sont et comment le progrès social repose sur l'honnêteté (lignes 76 à 85, 95 à 101).</li> <li>• Optimiste, naïf même : « l'impunité est impossible. Le châtement peut se faire attendre... il vient toujours. Et alors, sans doute, il se rencontrera des malheureux qui réfléchiront avant de s'abandonner... » (lignes 88 à 91).</li> </ul>

Cet exercice a le même but que le précédent, donner une consistance au personnage principal, mais il demande à l'élève plus de déductions. On livre ici ensemble les caractéristiques psychologiques et morales. On pourrait utilement demander aux élèves d'en faire la distinction. Les caractéristiques morales relèvent habituellement d'un choix, de valeurs acceptées par le personnage et véhiculées dans son action. Sa décision de rédiger ses mémoires pour être « utile » à la société serait un exemple de caractéristique morale. Par contre, les caractéristiques psychologiques sont imposées par la nature, le personnage n'y peut rien. Sa « modestie » semble ainsi une dimension importante du personnage. Évidemment, certaines distinctions entre caractéristiques psychologiques et morales sont impossibles à faire. Mais elles engendrent souvent un débat fertile en classe. Si c'est ce qu'on recherche, on demandera aux élèves de distinguer les caractéristiques psychologiques et morales lors de la collecte d'informations.

3. Dans la préface, « J.-B. Casimir Godeuil » (lignes 1 à 61), relevez les huit passages où le narrateur se révèle homodiégétique\*, c'est-à-dire ayant participé à l'action du récit dont il raconte l'histoire.

- ligne 6 : « – Je repasserai, **nous** dit-il »
- lignes 12 et 13 : « **Je** dois ajouter qu'on dépose beaucoup de manuscrits au *Petit Journal* »
- lignes 15 et 16 : « **on** l'avait oublié »
- ...

- ligne 6 : « – Je repasserai, **nous** dit-il ».
- lignes 12 et 13 : « **Je** dois ajouter qu'on dépose beaucoup de manuscrits au *Petit Journal* ».
- lignes 15 et 16 : « **on** l'avait oublié, quand un matin, celui de **nos** collaborateurs qui est chargé des lectures **nous** arriva tout émoussillé ».
- ligne 20 : « – Quoi donc ? lui demandâmes-**nous** ».
- lignes 23 à 25 : « Et comme **nous** le raillions [...] il jeta le manuscrit sur la table en **nous** disant ».
- ligne 52 : « Mais **notre** but était rempli ».
- ligne 57 : « Ceci dit, **nous** laissons la parole à J.-B. Casimir Godeuil ».
- lignes 58 et 59 : « la courte préface suivante que **nous** avons cru devoir conserver ».

4. Le « nous » utilisé dans la note de l'éditeur (page 104 du manuel de l'élève) appartient à un autre narrateur. Trouvez l'élément syntaxique qui permet de l'affirmer.

Le « nous » utilisé dans la préface comprend le « je » qui écrit et le groupe des collaborateurs du *Petit Journal*. Par contre, le « nous » utilisé dans la note est un « nous » de majesté. Syntactiquement, ce « nous » ne révèle pas un groupe.

Le « nous » utilisé dans la préface comprend le « je » qui écrit (« Je dois ajouter », ligne 12) et le groupe des collaborateurs du *Petit Journal* (« L'un de nous s'empara du manuscrit », ligne 28). Par contre, le « nous » utilisé dans la note est un « nous » de majesté puisqu'il laisse le participe passé « décidé » sans « s » : « Nous nous sommes néanmoins décidé à publier. » Syntactiquement, ce « nous » ne révèle pas un groupe, mais une autorité : l'éditeur du livre.

Ce « s » manquant à « décidé » n'est pas une coquille. La note est telle quelle dans l'édition originale de Dentu. On peut considérer la note de Dentu comme une fiction attribuable à un narrateur hétérodiégétique\*, n'ayant pas participé à l'action qu'il raconte. Rien ne prouve que cet éditeur a entrepris lui-même les démarches pour retrouver Godeuil, ni même qu'il l'ait rencontré. C'est pourquoi le « nous » de la note n'était pas considéré comme homodiégétique\* et n'était pas inclus dans la réponse à la question 1.

5. L'éditeur qui signe la note de la préface de Thomas Grimm (page 104 du manuel de l'élève), est-ce : a) Modulo-Griffon ?, b) *Le Petit Journal* ? ou c) l'éditeur original, Dentu ? Soupez chaque hypothèse pour n'en retenir qu'une.

- Ce n'est pas Modulo-Griffon.
- Ce n'est pas *Le Petit Journal*.
- C'est l'éditeur original, Dentu.

- Ce n'est pas Modulo-Griffon. Bien sûr, même si Modulo est un éditeur québécois d'aujourd'hui, il peut rédiger une note dans un texte d'abord publié en 1870 à Paris comme *Le Petit Vieux des Batignolles*. Mais Modulo-Griffon ne joue pas le rôle d'éditeur littéraire qui publierait un texte inédit. Ce texte de Gaboriau est publié chez Modulo-Griffon dans une collection pédagogique.

- b) Ce n'est pas *Le Petit Journal*. On vient de voir (question 4) que les deux « nous » utilisés ne se recoupent pas. De plus, on peut aussi constater que le « nous » du *Petit Journal* est contemporain de la première publication : « Ceci dit, nous laissons la parole à J.-B. Casimir Godeuil » (ligne 57). Mais le « nous » de l'éditeur est postérieur, il vient après la disparition de Godeuil et après que des « démarches tentées pour le retrouver sont restées infructueuses ».
- c) C'est l'éditeur original, Dentu. Il publie le roman en 1876. La publication en feuilleton du roman ayant été interrompue par la guerre franco-prussienne de 1870, il fallait justifier au lecteur de 1876 une œuvre inachevée. Cette note est donc une pure invention de Dentu qui, comme Thomas Grimm, participe à la mystification voulant que Godeuil ait réellement existé. Mais cette fois-ci, la mystification a des limites : l'œuvre est tout de même publiée dans un livre signé Gaboriau.

On peut trouver dans *Seuils* (1987), de Gérard Genette, un chapitre entier consacré à la note. Dans le cas qui nous occupe ici, il s'agit d'un curieux hybride que n'évalue pas Genette : une vraie note éditoriale qui dit faux. Selon la terminologie de Genette, cette note éditoriale serait « allographe\* », rédigée par un autre que l'auteur.

6. Thomas Grimm a inséré des astérisques pour découper sa préface allographe\*. Retrouvez les déictiques\* temporels et spatiaux de chaque division et résumez chacune de ces dernières par un titre.

Divisions	Déictiques temporels	Déictiques spatiaux	Titre
1	« trois ou quatre mois » (ligne 1)	La rédaction du <i>Petit Journal</i>	La remise du manuscrit
2	« Et le temps passa... » (ligne 11)	...	...
3	...	...	...
4	...	...	...
5	...	...	...
6	...	...	...

Divisions	Déictiques temporels	Déictiques spatiaux	Titre
1	« trois ou quatre mois » (ligne 1)	La rédaction du <i>Petit Journal</i>	La remise du manuscrit
2	« Et le temps passa... » (ligne 11)	La rédaction du <i>Petit Journal</i>	Le manuscrit oublié
3	« un matin » (ligne 16)	La rédaction du <i>Petit Journal</i>	L'enthousiasme du lecteur
4	« à la fin de la semaine » (ligne 28)	La rédaction du <i>Petit Journal</i>	L'enthousiasme de la rédaction
5	« durant quelques jours » (ligne 41)	« de tous côtés » dans Paris	La recherche de Godeuil
6	« pendant une semaine » (ligne 45)	Paris et la province, la rédaction du <i>Petit Journal</i>	Godeuil est retrouvé/ La publication

Cet exercice devrait mettre en relief le fait que nous avons affaire à un récit des circonstances entourant la publication. En soi, il s'agit d'un premier narrateur qui explique comment il a fait la connaissance du héros de l'histoire qui va devenir plus tard le narrateur principal. Le principe a été utilisé dans un récit autobiographique plus de cent ans auparavant. *Manon Lescaut* (1731), de l'abbé Prévost, débute par le récit de Monsieur de Renoncour, qui cède ensuite la parole au Chevalier des Grieux pour qu'il nous raconte ses aventures. L'élément insolite avec cette présentation tient au fait que cette fiction est donnée aux lecteurs du *Petit Journal* comme un reportage journalistique. Godeuil n'est donc pas seulement une création de Gaboriau, il s'émancipe puisque Thomas Grimm lui fait dire des choses et faire des actions que Gaboriau n'a pas mises en scène, et que Dentu mentionne les recherches pour le retrouver (dans sa note de bas de page).

De plus, on peut attirer l'attention des élèves sur l'organisation temporelle du récit. Les indices temporels sont relatifs et même s'ils manquent de précision, ils permettent une linéarité narrative.

Dans *Seuils* (1987), son étude sur le paratexte\*, Gérard Genette consacre plusieurs chapitres très substantiels à la question de la préface (pages 165 à 296).

#### EXERCICE SUPPLÉMENTAIRE A

##### LA NÉCESSITÉ DE LA PRÉFACE

↪ Une édition contemporaine (Liana Lévi, 1991) a fait sauter la préface de Thomas Grimm. Cela pose la question de sa nécessité. Que perd-on comme information en supprimant la préface ?

- a) On perd des informations importantes sur le personnage.
  - b) On perd l'occasion de comprendre les circonstances entourant la publication du roman.
  - c) On perd une composante de l'effet\* de réel des mémoires.
  - d) On perd l'occasion de justifier la qualité du texte.
- 
- a) On perd des informations importantes sur le personnage. Ses caractéristiques physiques, psychologiques, morales et son état civil sont plus flous. (Voir les réponses aux questions 1 et 2, toutes les citations situées entre les lignes 1 et 61.)
  - b) On perd l'occasion de comprendre les circonstances entourant la publication du roman. En fait, le lecteur ne comprendrait pas pourquoi ce qui s'annonce comme des mémoires ne contient qu'un seul épisode. La note de l'éditeur Dentu (page 104 du manuel de l'élève) est précieuse.
  - c) On perd une composante de l'effet\* de réel des mémoires: la préface sert à cautionner de l'extérieur (de façon allographe\*) la réalité de Godeuil. (Ne serait-ce que parce que *Le Petit Journal* a fait poser des affiches pour le rechercher: lignes 44 à 46.)
  - d) On perd l'occasion de justifier la qualité du texte à venir et d'intriguer le lecteur: « "Il faut absolument que *Le Petit Journal* publie cela" » (ligne 31).

#### EXERCICE SUPPLÉMENTAIRE B

##### LE RÔLE DES TRIPLES ASTÉRISQUES

↪ Une autre édition contemporaine (Gallimard, 2001) a éliminé tous les astérisques. Ne font-ils que souligner les divisions temporelles (relevées à la question 6) tout en étant inutiles au lecteur moderne ?

On pourrait croire en effet que les astérisques ne sont qu'une coquetterie typographique dont un lecteur moderne peut se passer. Leur suppression n'obscurcit pas la lecture. Cependant, ils ont une fonction qu'il ne faut pas négliger.

On pourrait croire en effet que les astérisques ne sont qu'une coquetterie typographique dont un lecteur moderne peut se passer. Leur suppression n'obscurcit pas la lecture. Cependant, ils ont une fonction qu'il ne faut pas négliger. Ils ont moins pour but de clarifier le sens que d'établir clairement que la temporalité est un facteur important. Le rythme des événements (rapide, trépidant) est ici en jeu. Les astérisques fonctionnent un peu comme une ellipse, un passage en blanc laissant de côté des événements pour abrégé et couper au plus court tout en laissant sous-entendre au lecteur qu'il y aurait encore à dire sur la question. Les trois astérisques de Grimm ont la même fonction que les points de suspension si nombreux dans le récit de Godeuil : ils laissent au lecteur le soin d'imaginer, mais permettent de passer rapidement à l'événement suivant.

7. L'avant-propos de Godeuil constitue un autre élément du paratexte\*. Quel pronom personnel y favorise Godeuil ? Donnez quelques exemples.

Godeuil favorise le « je ».

- lignes 65 et 66 : « des charges que **j'**avais réunies contre lui ».
- lignes 70 et 71 : « l'idée **me** vint de recueillir **mes** souvenirs ».
- ligne 72 : « **me** disais-je ».
- lignes 73 et 74 : « Et en publiant aujourd'hui **mes** Mémoires, **j'**ai l'espérance, **je** dirai plus, **j'**ai la conviction ».
- ligne 82 : « **je** prétends faire ».
- ligne 83 : « **J'**établirai irrécusablement [...] et **je** dis ».
- ligne 86 : « **Je** démontrerai ».
- ligne 94 : « Dois-**je** expliquer ».
- ligne 95 : « **J'**essaye de décrire les luttes ».
- lignes 102 et 103 : « C'est à eux que **je** dédie ce livre. Et ceci dit, **je** commence ».

## DEUXIÈME APPROCHE : ANALYSER LE TEXTE

Ici, les questions approfondissent celles de l'étape précédente et surtout abordent les aspects formels du texte. Elles permettent d'en révéler et d'en évaluer les sous-entendus, en montrant, par exemple, le rôle de la ponctuation ou du temps des verbes, en faisant voir la portée d'une figure de style, la force d'une argumentation, l'effet de la tonalité\* dominante du texte, etc. C'est aussi l'occasion de faire des liens entre fond et forme, de faire saisir en somme ce qui fait le propre du texte littéraire.

8. Trouvez quelques raisons qui rendent difficile et même « scabreuse » (ligne 38), selon Grimm, la publication anonyme des mémoires.
- a) Selon Grimm : « Pour chaque ligne imprimée, il faut un homme qui en endosse la responsabilité. » (lignes 38 et 39)



- b) La publication se fait dans un journal censé informer et dire l'exacte vérité. Une publication anonyme accroît les « risques d'erreur », le côté *scabreux*.
- c) Il s'agit de mémoires racontant des événements vécus par leur auteur. L'anonymat les aurait rendus suspects d'avoir été inventés, ce qui aurait été embarrassant (*scabreux*).
- d) Par ailleurs, on ne pouvait les publier sans son consentement, ni non plus sans s'assurer de sa collaboration pour la rédaction des futurs épisodes. Autrement, on aurait eu des embarras certains.

Vous pourriez faire voir aux élèves qu'il s'agit ici d'un effet\* de réel (voir introduction, page 14 du manuel de l'élève) nécessaire pour la cohérence des mémoires. Si *Le Petit Journal* publiait un roman, il pourrait le faire malgré l'anonymat de l'auteur (et c'est d'ailleurs ce qu'il fait puisque nulle part Gaboriau n'est mentionné comme l'auteur véritable!), pas des mémoires.

L'affirmation de Grimm, « Pour chaque ligne imprimée, il faut un homme qui en endosse la responsabilité » (lignes 38 et 39) se révèle donc paradoxale. La recherche très réelle de Godeuil (de véritables affiches furent placardées) poussait le lecteur qui aurait vu les affiches à croire ensuite au récit de Thomas Grimm qui « avait » fait sa connaissance. Tout cela pour mieux cacher Gaboriau.

On pourrait aussi faire réfléchir les élèves à un aspect ironique de l'affirmation de Grimm, car ce dernier est le pseudonyme d'Amable Escoffier (voir la note 3, p. 104 du manuel de l'élève). La responsabilité d'un pseudonyme est-elle la même qu'un onyme\*? Sûrement pas.

Enfin, on peut aussi amener les élèves à réfléchir à une ironie encore plus piquante. L'éditeur Dentu, qui publie le premier *Le Petit Vieux des Batignolles* en livre en 1876, reproduit le texte de Grimm sans mentionner son nom. De même, les éditions Gallimard copieront l'édition de Dentu sans se douter que la préface n'est pas de Gaboriau. Grimm qui trouvait scabreux qu'on puisse publier Godeuil sans le connaître est lui-même publié anonymement.

### 9. Quelles sont les intentions de Godeuil ? Expliquez-les tout en citant les passages sur lesquels vous vous appuyez.

L'intention de Godeuil est facile à cerner : il s'en explique clairement dans son avant-propos. Si on résume sa pensée :

- a) Il veut témoigner de certaines aventures qui lui sont arrivées.
- b) Ses mémoires cherchent à peindre le crime.
- c) Il cherche aussi à renseigner sur les méthodes de la police.
- d) Il cherche à détourner du crime certains individus.
- e) Enfin, il rend un hommage.

- a) Il veut témoigner de certaines aventures qui lui sont arrivées alors qu'il était agent de la sûreté : « Il faut qu'on sache!... » (ligne 72).
- b) Ses mémoires cherchent à peindre le crime tel qu'il est, à le démystifier : « N'est-ce pas être utile, en effet, que de dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et de le montrer tel qu'il est : lâche, ignoble, abject, repoussant?... » (lignes 76 à 78).
- c) Il cherche aussi à renseigner sur les méthodes éprouvées de la police. On ne lui échappe pas : « L'impunité est impossible » (ligne 88).

- d) Il cherche à détourner du crime certains individus en les effrayant. Cette démonstration est nécessaire afin qu'un criminel y réfléchisse à deux fois avant de commettre son méfait: «Plus d'un, que le faible murmure de sa conscience n'eût pas retenu, sera arrêté par la voix salutaire de la peur...» (lignes 92 et 93).
- e) Enfin, il rend hommage au travail des policiers. «J'essaye de décrire les luttes [...] d'une poignée d'hommes dévoués [...] C'est à eux que je dédie ce livre» (lignes 95 à 102).

10. L'avant-propos de Godeuil n'est pas divisé par des astérisques. Par contre, le temps des verbes impose des divisions logiques. En étant attentif aux temps des verbes (et aux déictiques\* temporels), établissez quatre divisions de cet avant-propos.

Division 1	Ligne 62	Imparfait : ...
Division 2	Ligne 73	Présent : ...
Division 3	Ligne 83	Futur : ...
Division 4	Ligne 94	Présent : ...

Division 1	Ligne 62	Imparfait: «On venait d'amener un prévenu».
Division 2	Ligne 73	Présent: «Et en publiant aujourd'hui mes Mémoires, j'ai l'espérance».
Division 3	Ligne 83	Futur: «J'établirai irrécusablement».
Division 4	Ligne 94	Présent: «Dois-je expliquer maintenant ce que sont ces souvenirs?»

Ces divisions ne sont pas entièrement imperméables: si elles se caractérisent par un temps de verbe dominant, il s'en trouve d'autres parfois dans la même division. Ainsi, la division 3 contient-elle des verbes au présent, mais ceux-ci sont manifestement au service d'une pensée qui se projette dans l'avenir:

En repérant les temps de verbe, on peut mieux faire comprendre la rhétorique de Godeuil aux élèves:

- 1) l'origine du projet, située dans une anecdote personnelle;
- 2) l'attestation de l'utilité de ces mémoires, contenant une réfutation;
- 3) la projection future d'un changement social engendré par ces mémoires;
- 4) une explication objective du contenu et du réel d'où il est puisé.

11. Chacune des quatre divisions temporelles de l'avant-propos de Godeuil (établies à la question précédente) est utile à l'organisation de son discours et à l'expression de ses intentions (relevées à la question 9). Expliquez ce que l'on perdrait si on éliminait une division.

- Si on élimine la division 1 (lignes 62 à 72), on perd l'origine du projet de Godeuil.
- Si on élimine la division 2 (lignes 73 à 82), on perd de vue le côté moral de l'entreprise de Godeuil.

- Si on élimine la division 3 (lignes 83 à 93), on perd l'intention principale de l'auteur, son *projet*.
- Enfin, si on élimine la division 4 (lignes 94 à 103), on perd l'aspect informatif qui répond du réalisme de ces mémoires.

On peut scinder la classe en quatre groupes de travail, chacun cherchant à répondre à la question.

- Si on élimine la division 1 (lignes 62 à 72), on perd l'origine du projet de Godeuil. On comprend moins bien de quels mémoires il s'agit puisque Godeuil se révèle dans la division 1 un ancien agent de la sûreté: «l'évidence des charges que j'avais réunies contre lui [le prévenu amené devant le juge d'instruction]» (lignes 65 et 66).
- Si on élimine la division 2 (lignes 73 à 82), on perd de vue le côté moral de l'entreprise de Godeuil: «j'ai la conviction d'accomplir une œuvre morale d'une haute utilité» (lignes 74 et 75). C'est l'aspect éditorial de cet avant-propos. Godeuil s'oppose à des préjugés: celui qui nimbe le crime d'une poésie, celui qui empêche de voir les criminels comme les êtres les plus misérables. La morale de Godeuil est sociale et tout à fait positiviste. Il situe son action dans l'avancement du progrès des connaissances utiles: «N'est-ce pas être utile, en effet, que de dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et de le montrer tel qu'il est: lâche, ignoble, abject, repoussant?... N'est-ce pas être utile que de prouver qu'il n'est pas au monde d'êtres aussi misérables que les insensés qui ont déclaré la guerre à la société?» (lignes 76 à 81). Cet aspect social situe ses mémoires dans le prolongement des mémoires véritables de Vidocq (1828 – voir l'introduction et l'extrait, p. 12 à 15 et p. 120 à 122 du manuel de l'élève) et Canler (1862 – voir l'avant-propos de ces mémoires, p. 118 et 119 du manuel de l'élève).
- Si on élimine la division 3 (lignes 83 à 93), on perd l'intention principale de l'auteur, son *projet*: engendrer la peur qui seule peut arrêter le criminel avant qu'il ne commette son action, la peur qui seule peut transformer la société: «Le châtement peut se faire attendre... il vient toujours» (ligne 89). C'est une intention éminemment *éducative*: «Et alors, sans doute, il se rencontrera des malheureux qui réfléchiront avant de s'abandonner...» (lignes 90 et 91).
- Enfin, si on élimine la division 4 (lignes 94 à 103), on perd l'aspect informatif qui répond du réalisme de ces mémoires: «J'essaye de décrire les luttes, le succès et les défaites d'une poignée d'hommes dévoués, chargés d'assurer la sécurité de Paris» (lignes 95 à 97). Ce réalisme est essentiel si l'on veut s'assurer de la croyance du lecteur et de son adhésion au projet et à la morale défendus plus haut.

La sympathie et la faveur du lecteur sont stimulées par un appareil rhétorique de persuasion que la rhétorique latine nommait *captatio benevolentiae*. L'avant-propos sert à induire chez le lecteur cet abandon. On peut lui dire pourquoi il doit lire le texte qui suit, et on peut aussi lui dire comment (ce que font d'ailleurs beaucoup plus fréquemment les préfaces modernes, prenant pour implicite qu'on a alors répondu au pourquoi). Sans entrer dans l'étude détaillée de cette rhétorique persuasive, notons qu'il serait très mal venu qu'un auteur déclare de lui-même qu'il a du talent et que son texte est génial. L'attaque frontale ne séduit pas.

L'exercice proposé aux élèves sert à leur montrer que chaque division est nécessaire. Pour valoriser un sujet, Godeuil en montre la genèse, la véridicité, l'unité, l'importance et la nouveauté, tout cela constituant les thèmes classiques de la *captatio benevolentiae*.

12. L'avant-propos de Godeuil (lignes 62 à 103) est soutenu par quelques figures de style : métaphore\*, énumération\*, répétition, gradation\*, anaphore\*, comparaison\*, antithèse\*. Arrêtez-vous aux trois passages suivants pour trouver les figures de style utilisées et montrez comment elles appuient le propos. Qu'est-ce que ces trois passages ont en commun ?

**Passage 1**

lignes 76 à 78 : « N'est-ce pas être utile, en effet, que de dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et de le montrer tel qu'il est : lâche, ignoble, abject, repoussant?... »

**Figure de style**  
anaphore\*,  
énumération\*

**Comment la figure de style appuie-t-elle le propos?**

Il s'agit ici d'une interrogation du personnage qui se répète aux lignes 79 à 81. Cette répétition constitue une anaphore\* puisque les premiers mots des deux questions sont identiques. L'utilité est ici fortement soulignée. Plus significativement, dans ce passage on voit une énumération. Cette énumération a un curieux effet puisqu'elle pique la curiosité.

**Passage 2**

lignes 83 à 85 : « J'établirai irrécusablement qu'on a tout intérêt – et je dis un intérêt immédiat, positif, mathématique, escomptable même – à être honnête. »

**Figure de style**  
...

**Comment la figure de style appuie-t-elle le propos?**

...

**Passage 3**

lignes 92 et 93 : « Plus d'un, que le faible murmure de sa conscience n'eût pas retenu, sera arrêté par la voix salubre de la peur... »

**Figure de style**  
...

**Comment la figure de style appuie-t-elle le propos?**

...

**Qu'ont en commun ces trois passages?**

...

**Passage 1**

lignes 76 à 78 : « N'est-ce pas être utile, en effet, que de dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et de le montrer tel qu'il est : lâche, ignoble, abject, repoussant?... »

**Figure de style**  
anaphore\*,  
énumération\*

**Comment la figure de style appuie-t-elle le propos?**

Il s'agit ici d'une interrogation du personnage qui se répète aux lignes 79 à 81. Cette répétition constitue une anaphore\* puisque les premiers mots des deux questions sont identiques : « N'est-ce pas être utile ». L'utilité est ici fortement soulignée. Plus significativement, dans ce passage on voit une énumération\* : « lâche, ignoble, abject, repoussant?... » Cette énumération\* a un curieux effet puisqu'elle pique la curiosité. Godeuil nous signifie, dans ce passage, son intention de décrire avec réalisme le crime (sans sa « sinistre poésie ») et pour cela, il doit dévaluer le crime par une série d'adjectifs négatifs. Mais la simple énumération\* de termes négatifs ne suffirait pas au lecteur : il lui faut la démonstration et il lui faut juger par lui-même si cette énumération\* est bien justifiée. En ce sens, sa curiosité est bel et bien piquée.

**Passage 2**

lignes 83 à 85: «J'établirai irrécusablement qu'on a tout intérêt – et je dis un intérêt immédiat, positif, mathématique, escomptable même – à être honnête.»

**Figure de style**

répétition,  
gradation\*

**Comment la figure de style appuie-t-elle le propos?**

Encore une fois, l'accumulation d'adjectifs pique la curiosité du lecteur qui veut bien plus voir et comprendre que croire sur parole. La répétition du mot «intérêt» place son discours sur le terrain de l'utilité (déjà présente des lignes 75 à 81). La gradation\* est ici un élément au service de la rhétorique de Godeuil: le «même» qu'il utilise place le dernier adjectif («escomptable») comme un élément décisif et capital de son argumentation, plus important encore que les autres.

**Passage 3**

lignes 92 et 93: «Plus d'un, que le faible murmure de sa conscience n'eût pas retenu, sera arrêté par la voix salutaire de la peur...»

**Figure de style**

métaphore\*,  
antithèse\*

**Comment la figure de style appuie-t-elle le propos?**

Les métaphores\* s'opposent pour en mettre une en relief. Le «faible murmure» de la conscience est en effet opposé à «la voix salutaire de la peur», montrant par là que la menace du châtimeur seule fait réfléchir celui qui pourrait commettre un crime. On touche ici le but poursuivi par Godeuil en rédigeant ses mémoires.

**Qu'ont en commun ces trois passages?**

Ils traitent tous les trois des intentions de Godeuil, intentions dont la valeur commune est l'utilité.

Ces passages seront mis en relief à nouveau en interprétant le thème dominant (voir la question 17).

## EXERCICE SUPPLÉMENTAIRE C

**COMPARAISON DE DEUX ENTREPRISES RHÉTORIQUES**

Dans les textes de Godeuil et de Grimm, observez et comparez les figures de style, les paragraphes, la ponctuation, les types et la fréquence des discours des personnages. Complétez le tableau suivant en donnant les lignes de référence, puis résumez les ressemblances et les différences les plus notables.

<b>Ressemblances et différences</b>	<b>Grimm</b>	<b>Godeuil</b>
Courts paragraphes	Oui	Oui
Questions	Oui. Ligne ...	Oui. Ligne ...
Astérisques	...	...
Points de suspension	...	...
Énumération*, gradation*	...	...
Répétition, anaphore*	...	...

Métaphore*, comparaison*	...	...
Antithèse*	...	...
Dialogues et monologue (discours directs*)	...	...
Discours indirects*	...	...

### Ressemblances

Les paragraphes des deux textes sont courts et rythment les événements narrés et la pensée des auteurs: ...

### Différences

Godeuil utilise plus de figures de style, et volontiers des: ...

Ressemblances et différences	Grimm	Godeuil
Courts paragraphes	Oui	Oui
Questions	Oui. Lignes 20, 37 (deux fois), 47-48.	Oui. Lignes 76-78, 79-81, 94, 98-100.
Astérisques	Oui	Non
Points de suspension	Oui. Lignes 10, 11, 22 (deux fois), 26, 37, 43, 51.	Oui. Lignes 72, 78, 89, 91, 93.
Énumération*, gradation*	Non	Oui
Répétition, anaphore*	Non	Oui
Métaphore*, comparaison*	Oui. Lignes 5, 13, 53.	Oui
Antithèse*	Non	Oui
Dialogues et monologue (discours directs*)	Oui. Lignes 6-7, 18-22, 26, 31, 47-48.	Oui. Lignes 67-69, 72.
Discours indirects*	Oui. Lignes 49-51.	Non

### Ressemblances

Les paragraphes des deux textes sont courts et rythment les événements narrés et la pensée des auteurs. De même, les deux auteurs apprécient beaucoup les points de suspension qui semblent rendre vivant un narrateur homodiégétique\* qui cherche ses mots et n'a pas besoin de tout dire pour être compris.

### Différences

Godeuil utilise plus de figures de style, et volontiers des énumérations\* et des gradations\*. Grimm rapporte plus de propos que Godeuil. Bien sûr, le « je » chez l'un et le « nous » chez l'autre sont remarquables.

13. Comment peut-on qualifier l'intérêt du *Petit Journal* à publier les mémoires de Godeuil ? Donnez des passages pour appuyer votre réponse.

*Le Petit Journal* est très motivé à publier les mémoires de Godeuil.

Le lecteur du *Petit Journal* dit avoir été « empoigné » (ligne 22), c'est-à-dire qu'il a été emporté par l'histoire. L'« avis unanime » de la rédaction est aussi le symptôme d'une qualité littéraire du récit de Godeuil (lignes 30 et 31), mais nulle part cette qualité n'est décrite. On ne sait pas explicitement pourquoi il suscite l'« enthousiasme » (ligne 23) du lecteur qui décrit le récit comme « véritablement extraordinaire » (ligne 19). Pourquoi faut-il « absolument » (ligne 31) le publier ? On n'en sait rien. Cependant, on peut être surpris de l'engouement de la rédaction pour ce seul extrait. Qui dit que les autres auraient été aussi étonnants ?

14. On a vu que Grimm utilise surtout le « nous » dans sa préface (question 3), tandis que Godeuil privilégie le « je » dans son avant-propos (question 7). L'inverse serait sans doute impossible. Pourquoi chaque auteur a-t-il fait ce choix ?

- Godeuil dit « je » parce qu'il traite de ce qu'il a connu personnellement. Il connaît le milieu policier et veut transmettre ce savoir.
- Grimm privilégie le « nous » qui représente un premier lectorat, une équipe de rédaction.

- Godeuil dit « je » parce qu'il traite de ce qu'il a connu personnellement. Il connaît le milieu policier et veut transmettre ce savoir : « "Il faut qu'on sache !..." me disais-je » (ligne 72). Il rédige un recueil de souvenirs personnels qui répond à une intention morale : « Et en publiant aujourd'hui **mes** Mémoires, **j'**ai l'espérance, **je** dirai plus, **j'**ai la conviction d'accomplir une œuvre morale d'une haute utilité » (lignes 73 à 75). Le « je » de Godeuil est celui du « retraité » et de l'écrivain, solitaire au point de disparaître sans laisser de trace.
- Grimm privilégie le « nous » dans sa préface parce qu'il traite de la réaction d'un premier lectorat : « L'un de nous s'empara du manuscrit et à la fin de la semaine il avait fait le tour de la rédaction » (lignes 28 et 29). C'est aussi le « nous » d'une équipe de rédaction. Le « nous » de Grimm (et celui de Dentu dans sa note) agit comme la garantie d'une qualité objective.

15. Les mémoires se distinguent par différentes caractéristiques génériques (voir l'introduction, p. 12 du manuel de l'élève), parmi lesquelles le « je » se présente comme un témoin privilégié de son époque et de son milieu. Comment ces faux mémoires correspondent-ils au genre ?

- a) On fait clairement référence au genre à plusieurs reprises : dans le sous-titre, dans la préface de Grimm, dans l'avant-propos de Godeuil, etc.
- b) Ils sont écrits au « je ».
- c) Il ne s'agit pas d'une autobiographie.
- d) Godeuil a ressenti comme une mission le besoin de rédiger ses mémoires.
- e) Ses souvenirs témoignent de façon exemplaire d'un progrès social.
- f) Ils sont ceux d'un individu pris dans une action, un état.

- a) On fait clairement référence au genre à plusieurs reprises. Dans le sous-titre : « Un chapitre des Mémoires d'un agent de la sûreté ». Dans la préface de Grimm : « la série de ses *Mémoires* » (ligne 56). Dans l'avant-propos de Godeuil : « Et en publiant aujourd'hui mes Mémoires » (ligne 73). Le terme « souvenir » est aussi utilisé par Grimm et Godeuil.
- b) Ils sont écrits au « je ».
- c) Il ne s'agit pas d'une autobiographie. Godeuil ne nous raconte rien de son enfance ni de son adolescence. Il démarre par une anecdote professionnelle : « On venait d'amener un prévenu devant le juge d'instruction » (ligne 62).

- d) Godeuil a ressenti comme une mission le besoin de rédiger ses mémoires. Il veut essentiellement témoigner de son passage à la Sûreté: «"Il faut qu'on sache!..." me disais-je» (ligne 72).
- e) Ses souvenirs témoignent de façon exemplaire d'un progrès social: «j'ai la conviction d'accomplir une œuvre morale d'une haute utilité. [...] N'est-ce pas être utile que de prouver qu'il n'est pas au monde d'êtres aussi misérables que les insensés qui ont déclaré la guerre à la société?» (lignes 74 et 75, 79 à 81).
- f) Ils sont ceux d'un individu pris dans une action, un état: «J'essaye de décrire les luttes, le succès et les défaites d'une poignée d'hommes dévoués, chargés d'assurer la sécurité de Paris» (lignes 95 à 97).

Les mémoires proposent un individu qui s'y révèle «le porte-drapeau de son rang, de sa génération, de son époque, cédant au vertige de l'exemplarité» (*Dictionnaire mondial des littératures*, Larousse, 2002).

### TROISIÈME APPROCHE : COMMENTER LE TEXTE

Les questions qui suivent visent à amener le lecteur à établir des relations entre différents éléments du texte et, par déduction, à proposer des interprétations. Dans un premier temps, elles présentent des réflexions sur l'ensemble de l'extrait, autour d'une problématique esquissée aux approches précédentes. Dans un deuxième temps, elles visent à établir des liens entre le texte analysé et des passages d'autres œuvres (Comparaison avec des passages d'autres œuvres). Cette capacité à tisser des liens émane d'une compréhension profonde du texte, servie par une sensibilité aigüe, et développe une quête permanente de cohérence de même qu'une recherche d'intégration culturelle.

16. Godeuil affirme: « Plus d'un, que le faible murmure de sa conscience n'eût pas retenu, sera arrêté par la voix salutaire de la peur... » (lignes 92 et 93) Est-il trop optimiste en misant sur la peur pour empêcher les crimes? Expliquez.

Personne ne pourrait nier que la peur du châtimeut est sans doute un puissant moteur de cohésion sociale. Par contre, Godeuil est beaucoup trop optimiste. Pour être efficace, la peur d'être pris doit être plus grande que les besoins qui poussent les individus à commettre des crimes. On pourrait dire que Godeuil ne tient pas compte des criminels poussés par la passion (la jalousie, la vengeance) ou la nécessité (la faim).

Cela révèle sans doute sa vision du monde: on devient criminel parce qu'on le choisit. C'est une vision bourgeoise du réel qui ne tient pas compte des facteurs psychologiques ou sociaux.

Par ailleurs, il se peut évidemment que des crimes qui n'en ont pas l'apparence échappent à la police. Si on récupère un noyé, sait-on si on l'a poussé à l'eau, s'il a glissé ou s'il s'est suicidé? En ce sens, Godeuil est beaucoup trop optimiste.

Le professeur, au gré du temps qu'il a et de son plaisir à évoquer la question du crime et de sa répression pourra faire référence à Platon ou à Marx et demander à la classe à qui sert la loi et si elle est nécessaire.

Platon (faisant parler Calliclès): « Certes, ce sont les faibles, la masse des gens, qui établissent les lois, j'en suis sûr. C'est donc en fonction d'eux-mêmes et de leur intérêt personnel que les faibles font



les lois, qu'ils attribuent des louanges, qu'ils répartissent des blâmes. Ils veulent faire peur aux hommes plus forts qu'eux et qui peuvent leur être supérieurs<sup>1</sup>.»

Marx: «La bourgeoisie, comme de juste, se représente le monde où elle domine comme le meilleur des mondes<sup>2</sup>.»

17. À partir des intentions de Godeuil dégagées à la question 9, formulez le thème dominant de l'extrait et expliquez-le.

Le thème qui semble s'imposer est celui de l'utilité morale au service d'un progrès social. En effet, les intentions de Godeuil, auxquelles souscrit *Le Petit Journal* en les publiant, ont un but explicitement moral :

- ...
- ...
- ...

Cette morale, même en se présentant comme un intérêt individuel, est au service du bien public. Ses mémoires se situent dans le prolongement de son action à titre d'agent : il est au service d'un progrès social. En effet :

- une action individuelle, celle d'être honnête, a une portée collective ;
- ses mémoires contribuent à apaiser les tensions sociales.

En somme, l'entreprise de Godeuil consiste à éviter de nouveaux crimes.

Le thème qui semble s'imposer est celui de l'utilité morale au service d'un progrès social. En effet, les intentions de Godeuil, auxquelles souscrit *Le Petit Journal* en les publiant, ont un but explicitement moral :

- Elles sont orientées par la moralité d'un témoignage nécessaire pour prévenir le crime: «j'ai la conviction d'accomplir une œuvre morale d'une haute utilité» (lignes 74 et 75).
- Ses mémoires cherchent à peindre le crime tel qu'il est, à le démystifier pour effrayer: «dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et [...] le montrer tel qu'il est» (lignes 76 et 77); «Plus d'un [...] sera arrêté par la voix salutaire de la peur...» (lignes 92 et 93).
- Il cherche aussi à montrer qu'on n'échappe pas à la police, qu'il n'y a pas d'impunité possible, ce qui relève plus d'une morale optimiste que de la réalité: «l'impunité est impossible» (ligne 88).

Cette morale, même en se présentant comme un intérêt individuel, est au service du bien public. Ses mémoires se situent dans le prolongement de son action à titre d'agent: il est au service d'un progrès social. En effet :

- une action individuelle, celle d'être honnête, a une portée collective. Si Godeuil mentionne le nombre de policiers («Ils sont deux cents», ligne 101), qu'il a soin de rendre dérisoire en regard de la population de Paris («trois millions d'habitants», lignes 99 et 100), c'est bien pour que le lecteur prenne conscience que la police ne peut prévenir tous les crimes ;
- ses mémoires contribuent à apaiser les tensions sociales qui freinent le progrès: «il n'est pas au monde d'êtres aussi misérables que les insensés qui ont déclaré la guerre à la société» (lignes 79 à 81).

En somme, l'entreprise de Godeuil consiste à éviter de nouveaux crimes. Même si la police peut les solutionner tous («l'impunité est impossible», ligne 88), elle doit s'assurer que leur nombre

1. Gorgias, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 212 [483b].

2. *Le Manifeste du Parti communiste*, Moscou, Éditions du Progrès, 1978 [1848], p. 63.

n'augmente pas. En informant le public («Ah! si j'avais su de quels moyens disposent la justice et la police», lignes 67 et 68), en impressionnant les esprits («Plus d'un [...] sera arrêté par la voix salutaire de la peur...», lignes 92 et 93), ses mémoires contribuent à apaiser les tensions sociales.

Le bénéfice individuel à être honnête («je dis un intérêt immédiat, positif, mathématique, escomptable même», lignes 83 et 84) fait partie d'une somme sociale qui rend alors le progrès possible pour tous.

#### EXERCICE SUPPLÉMENTAIRE D

### LES MÊMES INTENTIONS AUJOURD'HUI?

Si vous étiez un Godeuil contemporain, auriez-vous les mêmes intentions? Certaines seraient impossibles. Lesquelles et pourquoi?

Rappelons d'abord les intentions de Godeuil:

- a) Il veut témoigner de certaines aventures qui lui sont arrivées alors qu'il était agent de la sûreté.
- b) Ses mémoires cherchent à peindre le crime tel qu'il est, à le démystifier (utilité morale).
- c) ...
- d) ...
- e) ...

On ne pourrait pas reprendre: ...

Par contre, on pourrait reprendre: ...

Rappelons d'abord les intentions de Godeuil:

- a) Il veut témoigner de certaines aventures qui lui sont arrivées alors qu'il était agent de la sûreté.
- b) Ses mémoires cherchent à peindre le crime tel qu'il est, à le démystifier (utilité morale).
- c) Il cherche aussi à renseigner les lecteurs sur les méthodes éprouvées de la police.
- d) Il cherche à détourner du crime certains individus en les effrayant.
- e) Enfin, il rend hommage au travail des policiers.

On ne pourrait pas reprendre:

- b) et d) L'aspect moral et menaçant serait aujourd'hui si naïf qu'il paraîtrait ironique. Le crime ou la fraude ont toujours une certaine poésie, un certain attrait. Deux exemples frapperont les esprits: le succès de la série télévisée des *Bougon* ou du film de Spielberg, *Attrape-moi si tu peux* (*Catch Me If You Can*), avec Tom Hanks et Leonardo DiCaprio. Dans ces deux cas, les criminels ont la sympathie du public. On serait bien en peine aujourd'hui de vouloir détourner un individu du crime en lui démontrant les méthodes éprouvées de la police. Évidemment, on peut imaginer que certaines unités de police mènent un combat moral: celles qui luttent contre le terrorisme ou le commerce des stupéfiants. Mais susciter la peur serait ridicule: le terroriste mène un combat idéologique tandis que le dealer a sûrement bien plus raison d'avoir peur des autres criminels que de la police.

Par contre, on pourrait reprendre:

- a) et c) Même si les journaux nous renseignent sur les activités policières, les témoignages d'anciens policiers se vendent toujours bien. Ils révèlent une vision de l'intérieur qu'un journaliste pourrait difficilement documenter.
- e) L'hommage reste d'actualité.

Ce type d'exercice peut aussi se faire en équipes auxquelles on répartit alors les différentes intentions de Godeuil pour les évaluer et ensuite en rendre compte à la classe.

## COMPARAISON AVEC DES PASSAGES D'AUTRES ŒUVRES

## Le Dossier n° 113

Roman publié par Émile Gaboriau en 1867

S'il est un homme du monde que nul événement ne  
doive émouvoir ni surprendre, toujours en garde  
contre les mensonges des apparences, capable de tout  
admettre et de tout s'expliquer, c'est à coup sûr un com-  
5 missaire de police de Paris.

Pendant que le juge, du haut de son tribunal, ajuste  
aux actes qui lui sont soumis les articles du Code, le  
commissaire de police observe et surveille tous les faits  
odieux que la loi ne saurait atteindre. Il est le confident  
10 obligé des infamies de détail, des crimes domestiques,  
des ignominies tolérées.

Peut-être avait-il encore, lorsqu'il est entré en charge,  
quelques illusions ; après un an, il n'en conserve plus.

S'il ne méprise pas absolument l'espèce humaine,  
15 c'est que souvent, à côté d'abominations sûres de l'im-  
punité, il a découvert des générosités sublimes qui res-  
teront sans récompense. C'est que, s'il voit d'impudents  
coquins voler la considération publique, il se console  
en songeant aux héros modestes et obscurs qu'il  
20 connaît.

Tant de fois ses prévisions ont été trompées qu'il en  
est arrivé au scepticisme le plus complet. Il ne croit à  
rien, pas plus au mal qu'au bien absolu, pas plus à la  
vertu qu'au vice.

25 Forcément, il en arrive à cette conclusion navrante  
qu'il n'y a pas des hommes, mais bien des événements.<sup>1</sup>

18. Dans cette œuvre antérieure, *Le Dossier n° 113*, Gaboriau fait le portrait du commissaire, dont le scepticisme est un trait déterminant. Relevez les passages caractérisant ce scepticisme.

- a) « nul événement ne doive émouvoir ni surprendre, toujours en garde contre les mensonges des apparences » (lignes 1 à 3)
- b) ...
- c) ...

1. Émile Gaboriau, *Le Dossier n° 113*, Paris, Librairie des Champs-Élysées/Hachette, coll. « Labyrinthes », 2003, p. 19-20.

d) ...

e) ...

a) « nul événement ne doit émouvoir ni surprendre, toujours en garde contre les mensonges des apparences » (lignes 1 à 3)

b) « après un an, il n'en conserve plus [d'illusions] » (ligne 13)

c) « il ne méprise pas absolument l'espèce humaine » (ligne 14)

d) « Tant de fois ses prévisions ont été trompées qu'il en est arrivé au scepticisme le plus complet. Il ne croit à rien » (lignes 21 à 23)

e) « conclusion navrante qu'il n'y a pas des hommes, mais bien des événements » (lignes 25 et 26)

### 19. Comparez le scepticisme et la désillusion du commissaire à l'état d'esprit manifesté par Godeuil.

Le scepticisme du commissaire est le résultat de son expérience et non un trait de son caractère. Il est devenu sceptique à force de perdre ses illusions, à force d'être « en garde contre les mensonges » (lignes 2 et 3), de les voir à l'œuvre partout. Sa conception de la société : ...

Et cela déborde le cadre de sa société pour englober l'humanité, son regard devient anthropologique et même philosophique : ...

Voilà qui est très différent du discours que tenait Godeuil ! : ...

Sa conception de la société n'a rien d'idéale : « il voit d'impudents coquins voler la considération publique » (lignes 17 et 18). Il doute même de l'efficacité de la police qu'il sert : « le commissaire de police observe et surveille tous les faits odieux que la loi ne saurait atteindre » (lignes 7 à 9). Il est le spectateur impuissant de certains crimes. Il trouve sur son chemin des « abominations sûres de l'impunité » (lignes 15 et 16).

Et cela déborde le cadre de sa société pour englober l'humanité, son regard devient anthropologique et même philosophique : « [...] il n'y a pas des hommes, mais bien des événements » (ligne 26).

Voilà qui est très différent du discours que tenait Godeuil ! Lui qui voulait faire peur en montrant que toujours le châtiment arrive, donnait de son métier de policier une vision idéale. On peut même être surpris de l'optimisme de Godeuil, comme si toutes ces années passées à côtoyer les criminels ne l'avaient jamais altéré, ne lui avaient pas permis de voir autrement le monde et les hommes.

En opposant la brève description du commissaire aux intentions de l'avant-propos de Godeuil, on se rend bien compte que l'absence de tout scepticisme chez Godeuil en fait un idéaliste : il place au-dessus de tout l'utilité morale, l'honnêteté et le progrès collectif.

Le commissaire décrit par Gaboriau est proche du commissaire Maigret, de Simenon, dont les enquêtes l'amènent à s'intéresser à toutes les classes sociales et à se méfier des apparences. En fait, il n'y a pas réellement d'innocents sur le chemin de Maigret, car lui-même sait si bien se placer dans la position du coupable qu'il démontre que nous le sommes tous en puissance. Voici un exemple parmi mille du scepticisme de Maigret à qui on demande si un prévenu pourrait être innocent : « Il y a vingt ans, lorsque j'étais encore jeune dans le métier, j'aurais peut-être répondu oui sans hésiter. Depuis, j'ai appris que tout est possible, même l'in vraisemblable<sup>1</sup>. »

1. *Une Confiance de Maigret*, Paris, Le Livre de poche, 2002, p. 155.

**Paul-Louis-Alphonse Canler** (1797-1865) fut membre de la police parisienne dès 1820. La Brigade de Sûreté de Paris, alors dirigée par Vidocq, puis par Coco-Lacour, embauchait de nombreux repris de justice à titre d'informateurs et même d'agents. Devenu lui-même chef du service de Sûreté de Paris, Canler chercha à redorer le blason de la police en faisant des indicateurs de simples collaborateurs, et non des représentants officiels. Ses enquêtes ne révèlent pas un flair extraordinaire, mais beaucoup de courage et une grande connaissance du milieu criminel. Ses Mémoires parurent en 1862 et furent saisis moins de deux mois plus tard, l'éditeur, l'imprimeur et l'auteur étant accusés de révéler des secrets professionnels.

## Mémoires

(1862)

### POURQUOI JE PUBLIE MES MÉMOIRES

Trois choses peuvent pousser un homme à écrire ses mémoires :

- 1° Le besoin de célébrité, de renommée, d'immortalité, en quelque sorte, c'est-à-dire l'orgueil ;
- 5 2° Le désir d'exploiter la curiosité par des récits romanesques ou bizarres ;
- 3° L'envie de vulgariser les faits et les idées dont la connaissance lui a été acquise par une longue expérience pratique ; l'espoir de sauver du déshonneur quelques individus faibles de caractère, en leur montrant le vice tel qu'il est, c'est-à-dire laid, bas, ignoble, repoussant ; la persuasion, enfin, de remplir un devoir envers la société, en exposant des événements où il s'est trouvé acteur ou témoin, afin d'en tirer des enseignements utiles et propres à inspirer aux jeunes intelligences une noble répugnance à l'égard de tout ce qui est vil, méprisable et honteux.

C'est, j'ose le dire, cette pensée qui m'a encouragé et soutenu.

- 20 Avec le secours de mes notes et surtout d'une mémoire assez heureusement organisée, puisqu'elle me permet de me rappeler non seulement les faits, mais encore les noms et les dates d'une manière irréfutable, je me suis mis à l'œuvre dans cette seule intention d'être
- 25 utile, de prémunir les honnêtes gens contre les ruses des malfaiteurs, et de prouver à ceux-ci que leurs machinations sont dévoilées tôt ou tard.

J'espère aussi que les exemples que je cite détourneront de la mauvaise voie certaines intelligences  
30 faibles ou portées à mal faire.<sup>1</sup>

20. Gaboriau s'inspira très clairement de l'avant-propos des *Mémoires* de Paul-Louis-Alphonse Canler, parus en 1862, pour la rédaction de l'avant-propos du *Petit Vieux des Batignolles*. Établissez les trois principales motivations de Canler et montrez combien Godeuil en est proche.

L'exposé de Canler traite de toutes les motivations qui peuvent pousser quelqu'un à rédiger des mémoires. Les siennes se retrouvent au point 3. Ce sont :

- a) « L'envie de vulgariser les faits et les idées dont la connaissance lui a été acquise par une longue expérience pratique » (lignes 7 à 9) ;
- b) « l'espoir de sauver du déshonneur quelques individus faibles de caractère, en leur montrant le vice tel qu'il est » (lignes 9 à 11) ;
- c) « prémunir les honnêtes gens contre les ruses des malfaiteurs » (lignes 25 et 26).

Godeuil en est proche jusqu'à un certain point : ...

Il insiste particulièrement sur la deuxième raison, la paraphrasant à deux reprises et lui donnant un développement important. Comme Godeuil, son entreprise est morale et utile, il veut « remplir un devoir envers la société » en inspirant une « noble répugnance » aux « jeunes intelligences » (lignes 12 à 16) par l'enseignement de son action. Il se répète (au point d'être maladroit) en disant vouloir détourner « de la mauvaise voie certaines intelligences faibles ou portées à mal faire » (lignes 29 et 30). Godeuil ne prétend pas faire autre chose. Bien qu'il évoque des moyens techniques et la peur plutôt que la répugnance, son avant-propos a le même but moral.

Sur le plan stylistique, on peut aussi remarquer les énumérations\* dont Canler émaille son texte et qui rappellent celles de Godeuil : « c'est-à-dire laid, bas, ignoble, repoussant » (lignes 11 et 12) ; « tout ce qui est vil, méprisable et honteux » (ligne 17).

Évidemment, Godeuil pouvait difficilement reprendre la proposition de Canler qui voulait éclairer les ruses des criminels pour aider les gens honnêtes à les combattre. Cela aurait été avouer que la police ne prévenait pas assez le crime, ou encore que la peur qu'il voulait susciter ne serait pas assez efficace. Mais surtout, les mémoires de Godeuil étaient moins informatifs que narratifs. Il ne classa pas les crimes et les criminels. Godeuil exposa un « drame » (ligne 55), un « récit » (ligne 58), un « récit qui contient un drame des plus émouvants » (note de l'éditeur). Il mettait en scène l'enquête policière.

**Eugène-François Vidocq** (1775-1857) publia ses *Mémoires* en 1828, après avoir démissionné du poste de chef de la police de Sûreté de Paris.

Il avait mené une vie tumultueuse, tuant et blessant en duel de nombreux adversaires. Emprisonné pour avoir corrigé un officier qui lui disputait sa maîtresse, il aurait émis un faux ordre de libération d'un codétenu : il fut condamné à huit ans de travaux forcés. Il s'évada

1. Paul-Louis-Alphonse Canler, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1986, p. 17-18.

*une douzaine de fois, tentant chaque fois de mener une vie rangée. En 1809, encore une fois repris et fatigué de s'évader, il proposa ses services à la police. Il fut rapidement un mouchard indispensable, puis mit sur pied une police moderne : filatures, déguisements, collectes d'indices matériels. Il connut Hugo et Balzac, qu'il influença. Chez Gaboriau, le détective Lecoq (l'euphonie est révélatrice) en est un peu la réminiscence. Méchinet aussi, évidemment, par son côté inquiétant au début, ses mœurs insolites qui rappellent celles des bandits qu'il poursuit.*

## Mémoires

(1828)

C'est à partir de la formation de la brigade de Sûreté qu'aura commencé véritablement l'intérêt de ces Mémoires. Peut-être trouvera-t-on que j'ai trop longtemps entretenu le public de ce qui ne m'était que personnel, mais il fallait bien que l'on sût par quelles vicissitudes j'ai dû passer pour devenir cet Hercule à qui il était réservé de purger la terre d'épouvantables monstres et de balayer l'étable d'Augias<sup>1</sup>. Je ne suis pas arrivé en un jour ; j'ai fourni une longue carrière d'observations et de pénibles expériences. Bientôt, et j'ai déjà donné des échantillons de mon savoir-faire, je raconterai mes travaux, les efforts que j'ai dû entreprendre, les périls que j'ai affrontés, les ruses, les stratagèmes auxquels j'ai eu recours pour remplir ma mission dans toute son étendue, et faire de Paris la résidence la plus sûre du monde. Je dévoilerai les expédients des voleurs, les signes auxquels on peut les reconnaître. Je décrirai leurs mœurs, leurs habitudes ; je révélerai leur langage et leur costume, suivant la spécialité de chacun ; car les voleurs, selon le fait dont ils sont coutumiers, ont aussi un costume qui leur est propre. Je proposerai des mesures infaillibles pour anéantir l'escroquerie et paralyser la funeste habileté de tous ces « faiseurs d'affaires », chevaliers d'industrie, faux courtiers, faux négociants, etc., qui, malgré Sainte-Pélagie<sup>2</sup>, et justement en raison

1. Hercule, dieu réputé pour sa force, dut accomplir douze travaux. Parmi ceux-ci, il lui fallut nettoyer les écuries d'Augias, si sales qu'elles étaient censées être impossibles à laver: Hercule y parvint en détournant le cours de deux fleuves. Comme Hercule, Vidocq était doué d'une force extraordinaire et nettoya Paris, qu'on croyait impossible à rendre sûre. La force herculéenne de Vidocq inspira Victor Hugo pour son personnage de forçat évadé, Jean Valjean, dans *Les Misérables*, lui faisant soulever une charrette sous laquelle gisait un homme.

2. *Sainte-Pélagie*: l'une des trois maisons d'arrêt (avec La Force et les Madelonnettes) à cette époque où étaient écroués les débiteurs insolubles qu'un juge d'instruction questionnerait.

du maintien inutile et barbare de la « contrainte par corps<sup>1</sup> », enlèvent chaque jour des millions au commerce. Je dirai les manèges et la tactique de tous ces fripons pour faire des dupes. Je ferai plus, je désignerai  
30 les principaux d'entre eux, en leur imprimant sur le front un sceau qui les fera reconnaître. Je classerai les différentes espèces de malfaiteurs, depuis l'assassin jusqu'au filou, et les formerai en catégories plus utiles que les catégories de La Bourdonnaie, à l'usage des proscriteurs de 1815<sup>2</sup>, puisque du moins elles auront  
35 l'avantage de faire distinguer à la première vue les êtres et les lieux auxquels la méfiance doit s'attacher. Je mettrai sous les yeux de l'honnête homme tous les pièges qu'on peut lui tendre, et je signalerai au criminaliste les divers[es] échappatoires au moyen desquel[le]s les coupables ne réussissent que trop souvent à mettre en défaut la sagacité des juges.

Je mettrai au grand jour les vices de notre instruction criminelle et ceux plus grands encore de notre système de pénalité, si absurde dans plusieurs de ses parties. Je demanderai des changements, des révisions, et l'on accordera ce que j'aurai demandé, parce que la raison, de quelque part qu'elle vienne, finit toujours par être entendue. Je présenterai d'importantes améliorations dans le régime des prisons et des bagnes; et, comme je suis plus touché qu'aucun autre des souffrances de mes anciens compagnons de misère, condamnés ou libérés, je mettrai le doigt sur la plaie, et serai peut-être assez heureux pour offrir au législateur philanthrope les seules données d'après lesquelles  
50 il est possible d'apporter à leur sort un adoucissement qui ne soit point illusoire. Dans des tableaux aussi variés que neufs, je présenterai les traits originaux de plusieurs classes de la société, qui se dérobent encore à la civilisation, ou plutôt qui sont sorties de son sein pour vivre à côté d'elle, avec tout ce qu'elle a [elles ont] de hideux. Je reproduirai avec fidélité la physiologie de ces castes de parias, et je ferai en sorte que la nécessité de quelques institutions propres à épurer,

1. *contrainte par corps*: il s'agit sans doute de l'arrestation en vertu du mandat de dépôt du juge d'instruction.

2. *proscriteurs de 1815*: Vidocq fait probablement référence ici aux proscriteurs de la Restauration qui s'employèrent à pourchasser et à bannir les anciens privilégiés de l'Empire.



65 ainsi qu'à régulariser les mœurs d'une portion du peuple, résulte de ce qu'ayant été plus à portée de les étudier que personne, j'ai pu en donner une connaissance plus parfaite.<sup>1</sup>

21. Eugène-François Vidocq, dans cet extrait de ses *Mémoires*, après avoir narré son adolescence délinquante, son enrôlement, ses duels, ses démêlés avec la justice, en arrive aux intentions qui l'animent. Comparez le projet des mémoires véritables de Vidocq et des pseudo-mémoires de Godeuil. En quoi se ressemblent-ils et en quoi sont-ils profondément différents ?

Les intentions de Godeuil et de Vidocq se ressemblent en ceci que tous deux racontent ce qui leur est survenu pendant qu'ils travaillaient pour la police et traquaient les criminels. Godeuil : « J'essaye de décrire les luttes, le succès et les défaites d'une poignée d'hommes dévoués » (lignes 95 et 96). Et Vidocq va dans le même sens : « je raconterai mes travaux, les efforts que j'ai dû entreprendre, les périls que j'ai affrontés, les ruses, les stratagèmes auxquels j'ai eu recours pour remplir ma mission » (lignes 11 à 14). Tous deux se proposent de nous montrer les milieux criminels en action. Godeuil a l'intention « de dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et de le montrer tel qu'il est » (lignes 76 et 77). Et Vidocq veut dévoiler « les expédients des voleurs, les signes auxquels on peut les reconnaître [...] leurs mœurs, leurs habitudes » (lignes 16 à 18). Tous deux, enfin, cherchent à améliorer leur société.

Mais là semble s'arrêter la ressemblance.

- En effet, le souci du détail chez Vidocq est plus élevé : ...
- ...
- ...

Il veut véritablement dresser le tableau d'une société : son langage, son costume, ses mœurs. Il a quelque chose du naturaliste qui cherche à faire un classement (« Je classerai les différentes espèces de mal-fauteurs », lignes 31 et 32), ou encore du sociologue qui analyse des mécanismes sociaux (« je présenterai les traits originaux de plusieurs classes de la société », lignes 58 et 59).

Ce n'est pas ce que cherche Godeuil. Ce dernier veut raconter ses enquêtes, sans nécessairement faire un portrait détaillé du milieu criminel. Il cherche à faire peur, à montrer une justice toute-puissante grâce à de nouvelles technologies (le « chemin de fer » et le « télégraphe électrique », lignes 87 et 88), un monde où les criminels ne peuvent échapper au châtement (« l'impunité est impossible », ligne 88) malgré le faible nombre de policiers (« Ils sont deux cents », ligne 101).

Vidocq est plus réaliste. Si on verra bien sûr ses enquêtes (« je raconterai mes travaux, les efforts que j'ai dû entreprendre, les périls que j'ai affrontés, les ruses, les stratagèmes auxquels j'ai eu recours », lignes 11 à 14), il ne veut pas en faire un objet d'épouvante pour le criminel, mais une source d'informations pour le citoyen : « je désignerai les principaux [criminels], en leur imprimant sur le front un sceau qui les fera reconnaître » (lignes 29 à 31). C'est à l'honnête homme qu'il revient, en définitive, d'être sur ses gardes (Canler le rejoint là-dessus, p. 119, ligne 25 et 26). La police ne saurait toujours prévenir le crime, et encore moins enrayer les crimes futurs par ses succès présents ou passés.

1. Eugène-François Vidocq, *Mémoires*, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1998, p. 337-338.

Enfin, Vidocq est conscient que la police n'est qu'un maillon d'un système judiciaire qui implique le législateur et les juges. Il a une vision beaucoup plus large que celle de Godeuil. Il veut que ses mémoires servent à justifier des améliorations qu'il proposera : « Je mettrai au grand jour les vices de notre instruction criminelle et ceux plus grands encore de notre système de pénalité [...] Je demanderai des changements, des révisions » (lignes 43 à 46). Ainsi, même s'il se compare à Hercule et dit de Paris qu'elle est « la résidence la plus sûre » (ligne 15), l'hyperbole\* est aussitôt démentie par un constat : il reste encore à travailler pour améliorer la police et la loi, et pour mieux connaître les conditions d'un milieu qui font basculer des citoyens dans le crime. Il n'a donc pas cet optimisme naïf qui caractérisait Godeuil, qui pensait que les criminels s'arrêteraient d'eux-mêmes « par la voix salutaire de la peur... » (ligne 93).